

SATAN

ou

LE DIABLE A PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES, AVEC UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE,

PAR MM. CLAIRVILLE ET E. DAMARIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 23 juillet 1844.

Personnages.

FERNAND DE MAULÉON.....
JULES DE VARINVILLE, homme à bonnes fortunes.....
GUSTAVE D'ESTIGNY, banquier.....
HECTOR D'HAUTERIVE, bretteur.....
DIGUEDOU.....
COLASSE.....
UN CAPORAL.....
UN DOMESTIQUE.....
M^{me} veuve DE NANTELLE, prétendue de Fernand.....
SATAN.....
M^{me} DE CÉRICOURT.....
M^{me} DE SENNEVILLE.....
M^{me} DE SAVIGNY.....
M^{me} DE LUCEVAL.....

Acteurs.

MM. FÉLIX.
RICHARD.
DELVIL.
DESBIRONS.
ADOLPHE.
LUDOVIC.
CAMIADE.
ROGER.
M^{mes} LIÉVENNE.
DOCHE.
LAVERNY.
JULIA.
BALAURY.
DERVAL.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un riche boudoir de garçon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une fenêtre à droite du public, une cheminée à gauche.

SCÈNE I.

FERNAND, JULES, HECTOR, GUSTAVE, DEUX
INVITÉS.

(Au lever du rideau, ils sont à table et finissent de
déjeuner ; quatre domestiques les servent.)

CHŒUR.

AIR de A. Doche.

Allons, amis, choquons nos verres,
Pas de chagrin qui ne soit oublié,
Lorsqu'on se réunit en frères
Pour boire à la sainte amitié.

FERNAND.

Indépendans comme nous sommes,
Les plaisirs sont créés pour nous ;

Et moi, le plus heureux des hommes,
Je bois à la santé de tous.

REPRISE.

Allons, amis, etc.

JULES, élevant son verre.

A la santé de notre amphitryon, à la santé de
ce cher Mauléon !

TOUS

A la santé de Fernand !

FERNAND.

A la vôtre, messieurs, a celle de mes seuls et
véritables amis.

GUSTAVE.

Seuls et uniques, chacun dans son genre, on
peut le dire. Quant à moi, si j'étais jamais assez

heureux pour que mon portefeuille ou mou crédit...

FERNAND.

Et que veux-tu que j'en fasse?

GUSTAVE.

En effet, toi qui as plus de cent mille livres de rentes.

FERNAND.

C'est quelquefois bien ennuyeux.

JULES.

Que de gens voudraient de cet ennui-là.

FERNAND.

Aujourd'hui, par exemple, j'ai là quatre-vingt mille francs dont je ne sais que faire, et qui m'embarrassent.

GUSTAVE.

Est-ce que je ne suis plus ton banquier? est-ce que j'ai perdu ta confiance?

FERNAND.

Oh! jamais.

GUSTAVE.

N'est-ce pas moi qui t'ai délivré du soin des affaires? qui ai disposé de tous tes capitaux?

FERNAND.

Il est vrai, et je t'en remercie... Tu gères ma fortune admirablement.

GUSTAVE.

Eh bien! pourquoi ne pas me confier cette somme qui te gêne? j'ai un placement excellent à te proposer.

FERNAND.

Je n'en doute pas... mais...

GUSTAVE.

Je te dis que je me charge de tout... Allons, allons, nous reparlerons de cela au bal que je donne ce soir et où tu viendras, ainsi que tous nos amis... Je compte sur toi.

FERNAND.

Et tu as raison. J'y serai.

GUSTAVE.

Vous verrez quelle fête magnifique! Je n'ai rien épargné... Je veux que mon bal éclipe tous les raouts de l'hiver. Il m'en coûtera une quinzaine de mille francs, mais je me devais ça.

JULES, à part.

Et il le devra peut-être à d'autres.

GUSTAVE.

Ainsi, Fernand, c'est convenu, tu apporteras tes quatre-vingt mille francs; sois sûr que pour te débarrasser de tes... ennuis, pour te prouver mon dévouement...

HECTOR.

Parbleu, c'est notre désir à tous... Mais comment faire? je suis un cerveau brûlé, moi, une mauvaise tête; je ne serai content que le jour où je me la serai fait casser pour lui... Eh bien! il ne m'en donne pas même l'occasion...

JULES.

Moi, je ne dis rien, mais Fernand sait...

FERNAND.

Oui, messieurs, je sais combien vous m'êtes tous attachés, dévoués, et c'est pour cela que j'ai voulu que vous fûssiez les premiers instruits d'un événement...

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! quel ton solennel!

FERNAND.

Hélas! mes pauvres amis, ce ton est celui qui convient à la circonstance.

HECTOR.

C'est donc une affaire grave?

FERNAND.

De la plus grande gravité!

GUSTAVE.

D'après ce que tu viens de nous dire, ce ne peut pas être une perte d'agent.

FERNAND.

Oh! non.

GUSTAVE, dont le front s'éclaircit.

Tant mieux! ou plutôt tant pis! car tout ce que je possède...

FERNAND, lui serrant la main.

Cet excellent d'Estigny!

HECTOR, avec embarras.

Est-ce que par hasard, hier, au balcon de l'Opéra, ou ce matin au Bois, quelque insolent?...

FERNAND.

Un duel! allons donc, est-ce que je m'en préoccuperai?

HECTOR, vivement.

Non, n'est-ce pas?... tu te dirais: Hector d'Hauterive est là... c'est un élève de Grisier, c'est lui seul que ça regarde et... Mais malheureusement pour moi, tu n'as jamais la plus petite affaire...

FERNAND, lui serrant la main.

Ce bon Hector!

JULES.

AIR de l'Apothicaire.

C'est quelque maîtresse d'hier,
Qui peut-être aujourd'hui te lasse...
Que ne t'expliquais-tu mon cher?
Je suis là pour prendre ta place;
Oui, je m'en charge, ne crains rien,
Et pour peu qu'elle soit jolie,
Je veux la consoler si bien,
Qu'avant deux jours elle t'oublie.

FERNAND.

Merci, Jules, merci, mes bons amis. Je reconnaissais bien là votre dévouement à tous les trois; mais il ne s'agit ni de banqueroute, ni de duel, ni d'intrigue... Ce que j'ai à vous annoncer debout, la tête nue et dans le plus profond recueillement...

TOUS.

Eh bien?

FERNAND, éclatant de rire.

C'est mon mariage!

TOUS.
 Ton mariage !
 JULES.
 Et il attend que nous soyons au champagne !
 HECTOR.
 Pour s'étourdir !
 JULES.
 Ah ! tu te maries !
 GUSTAVE.
 Avec qui ?
 HECTOR.
 Est-elle jeune ?
 JULES.
 Est-elle jolie ?
 GUSTAVE.
 Est-elle riche ?
 FERNAND.
 Un mot répondra à toutes vos questions, et
 quand je vous aurai nommé M^{me} de Nantelle....
 JULES, à part.
 Laure... Ah ! l'épouse...
 HECTOR.
 Une veuve qu'on trouve si belle !
 GUSTAVE.
 Qu'on dit si riche ?
 HECTOR.
 Reçois nos félicitations...
 JULES.
 Tu ne pouvais faire un choix plus heureux.
 GUSTAVE.
 Tu as l'approbation de tous tes amis.
 JULES.
 La jeunesse unie à la beauté !
 HECTOR.
 A l'esprit !
 GUSTAVE.
 A la fortune !

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} DE NANTÈLLE.

LAURE, entrant sur ces derniers mots.
 Ah ! de grâce, messieurs, épargnez-moi !
 TOUS.
 Madame de Nantelle !...
 LAURE.
 Oui, messieurs, M^{me} de Nantelle, dont vous
 étiez en train de dire tant de mal et qui vient
 étourdiment se jeter au travers de vos médi-
 sances.
 FERNAND, lui baisant la main.
 Est-il possible ? vous, madame, quel heureux
 hasard?...
 LAURE.
 Hasard est le mot. La duchesse de Langeais
 allait à son comité de bienfaisance, et comme sa

voiture traversait le boulevard, je l'ai priée de me
 jeter en passant à votre porte... J'ignorais que ces
 messieurs...

JULES.
 Madame craint-elle que nous attribuions à notre
 présence ?...

LAURE.
 Là, voyez comme je suis étourdie... J'avoue
 clairement que je ne comptais pas vous trouver, et
 je viens chez Fernand... C'est avouer qu'il y avait
 de ma part préméditation de tête-à-tête... Je vous
 demande un peu ce que vous allez penser ?...

GUSTAVE.
 Mais, que Fernand est bien heureux, madame.

LAURE.
 Au moins, vous a-t-il dit à quel point nous en
 sommes ?...

HECTOR.
 Il venait de nous en faire la confidence.

LAURE.
 Ce sera mon excuse... Mais, messieurs, que je
 n'ajoute pas à mes torts celui de vous avoir fait
 lever de table... et si vous ne voulez pas que je
 me retire sur-le-champ !...

JULES.
 Mais nous étions à notre dernier verre de cham-
 pagne, et lorsque vous êtes entrée, il ne nous res-
 tait plus qu'un toast à porter.

GUSTAVE.
 Et si madame veut bien le permettre ?

HECTOR.
 Si elle daigne même se joindre à nous ?

LAURE.
 Comment, du champagne ?...

AIR du Piège.

C'est vraiment une trahison.
 Eh bien ! soit, qu'on me donne un verre,
 Puisqu'il paraît qu'à ma raison
 Ces messieurs déclarent la guerre.

JULES.
 La nôtre, vous le savez bien,
 Contre vous en vain se retranche,
 Et nous n'avons que ce moyen,
 De prendre un peu notre revanche.

TOUS.
 Bravo !

GUSTAVE.
 On n'est pas plus séduisante !

FERNAND.
 N'est-ce pas, mes amis, n'est-ce pas que je suis
 heureux ? La possession d'une belle fortune, l'a-
 mour d'une femme accomplie, l'affection de vé-
 ritables amis, voilà ce qui s'appelle le bonheur.

TOUS.
 Eh bien ! à ton bonheur !

CHOEUR.

AIR de A. Doche.

De ce couple fidèle
Pour combler tous les vœux,
Buvons à la plus belle,
Buvons au plus heureux !

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

FERNAND.

En un pareil moment, je n'y suis pour personne...
(Le domestique sort.)

GUSTAVE.

Il y a des gens d'une indiscretion.

FERNAND.

Madame, si vous étiez assez bonne pour nous chanter ce joli morceau de la *Sirène* ?

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur, ce monsieur insiste !

FERNAND.

Quelle persécution !... Et le connais-tu ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur ; mais il m'a remis sa carte.

FERNAND.

Donne ! (Lisant.) « Satan ! »

TOUS.

Satan !

LAURE, souriant.

Comment, mon cher monsieur Fernand, vous recevez le diable?...

FERNAND.

Je ne pense pas qu'il se présente où vous êtes, à moins que ce ne soit pour renouveler le fameux combat de Michel archange.

GUSTAVE.

M. Satan... C'est un singulier nom...

FERNAND.

Je ne connais pas...

LAURE.

Il faut recevoir.

FERNAND.

En ce moment... quel ennui ! (Au valet.) Fais entrer ? !

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur m'a dit qu'il désirait ne parler qu'à monsieur seulement.

LAURE.

Satan craint de se montrer.

GUSTAVE.

Quelque pauvre diable qui vient implorer des secours.

FERNAND.

Si ce n'est que cela, je l'aurai bientôt congédié ; ce ne sera pas long...

JULES.

Nous passons dans la galerie.

LAURE.

C'est cela, messieurs ; et nous allons, en attendant, admirer votre musée, que l'on dit rempli de chefs-d'œuvre.

AIR : Valse de Giselle.

Que Satan

Soit content.

Pourquoi tardez-vous tant ?

C'est Satan,

Il attend ;

Il faut à l'instant

Ouvrir à Satan.

CHOEUR.

Que Satan, etc.

(Ils sortent par la porte à droite.)

FERNAND, resté seul, au domestique.

Fais entrer !

SCÈNE IV.

FERNAND, SATAN.

SATAN, entrant.

Je suis peut-être importun, monsieur?...

FERNAND.

Ma foi, monsieur, je viens de quitter, pour vous recevoir, une femme qui m'adore, des amis pleins de dévouement, et un déjeuner couronné de champagne... Maintenant, mettez-vous à ma place, jugez, et répondez vous-même à votre question...

SATAN.

Croyez bien, monsieur, que si j'avais pu ajourner ma visite... mais il s'agit d'un billet que j'ai sur vous, et, vous le savez, les échéances ne se piquent pas de politesse...

FERNAND.

Un billet sur moi ? que ne vous expliquez-vous tout de suite ; je vous aurais dit, monsieur, que je suis riche, puissamment riche, et que depuis bien long-temps ma signature n'a figuré que sur de tendres billets, quelquefois protestés par l'amour... mais jamais par le tribunal de commerce.

SATAN.

Vous êtes pourtant bien M. Fernand de Mauléon ?

FERNAND.

Oui, monsieur, ce nom est le mien, et la preuve, c'est que demain je le donne à la veuve la plus

jolie, la plus aimable... Mais pardon, un créancier n'est pas tenu de subir les confidences amoureuses de son débiteur... Ce billet, monsieur?...

SATAN.

Quelques questions encore. et ensuite, monsieur, je m'empresserai de vous présenter mon titre...

FERNAND.

Pardon ! mais on m'attend ; je suis pressé.

SATAN.

Ce que j'ai à vous dire est pour vous du plus grand intérêt...

FERNAND.

Alors, asseyons-nous... j'écoute mieux quand je suis assis... (Lui présentant un siège.) Monsieur fume-t-il ?

SATAN.

Quelquefois...

FERNAND.

Alors, goûtez-moi cela... pur havane; des cigares de contrebande que je tiens d'un préposé aux douanes...

SATAN, fumant.

La créance dont j'ai à vous entretenir remonte à une époque un peu ancienne; mais vous êtes un homme d'honneur, chacun se plaît à le reconnaître, et, ne le fussiez-vous pas, cela reviendrait absolument au même...

FERNAND.

Eh quoi !... même en supposant que je ne vous ai pas payé?...

SATAN.

Le créancier se paierait par ses mains !

FERNAND.

Sans jugement ?...

SATAN.

Sans jugement !

FERNAND.

Sans gardes du commerce ?

SATAN.

Sans gardes du commerce ! et pourtant il y a prise de corps...

FERNAND.

Tenez, monsieur, vous me croirez si vous voulez... mais jamais on ne piqua ma curiosité à ce point... Continuez, je vous prie.

SATAN.

Vous rappelez-vous qu'en 1830, M. de Volnay, un de vos amis, un respectable négociant de Saint-Domingue qui était venu s'établir à Paris, entra un matin dans votre chambre pour vous faire un éternel adieu ? Le lendemain, il devait faire faillite, et ne voulait pas, disait-il, survivre à son dés-honneur...

FERNAND.

Monsieur ! qui a pu vous révéler ce secret ?...

SATAN.

Patience, la suite vous l'expliquera. Ah ! mon-

sieur, vous êtes alors un de ces nobles mouvemens bien rares à notre époque; un de ces premiers mouvemens dont un diplomate célèbre disait qu'il faut se défier, parce qu'ils sont presque toujours bons.

FERNAND.

Ah ! et vous êtes, vous, de l'avis de ce diplomate ?

SATAN.

Peut-être, monsieur !... Courir à votre caisse, en retirer deux millions de valeurs, toute votre fortune, supplier le vieillard de les accepter, et refuser, en échange d'un tel sacrifice, même un remerciement, même une reconnaissance de l'argent prêté; tout cela fut fait avec une spontanéité, avec un entraînement qui doubla le prix du service rendu; mais tant d'efforts, tant d'abnégation de votre part ne devaient pas sauver M. de Volnay; trois mois après il mourut, et vous perdités dans le même jour votre fortune et votre ami.

FERNAND.

Tout cela est vrai... Mais comment avez-vous appris?... Dans le monde, on ignore toujours ce sacrifice fait à l'amitié; ma misère fut imputée à une petite jeu.

SATAN.

Et plutôt que de vous justifier, vous laissiez dire le monde. Pendant dix-huit mois, vous avez supporté sans vous plaindre l'abandon, le dédain, la misère. Ah ! jusque-là, c'était beau, c'était grand, c'était bien; mais souvent le désespoir donne de bien perfides conseils...

FERNAND.

Je ne vous comprends plus !...

SATAN.

Langage habituel des débiteurs auxquels on rappelle une créance.

FERNAND.

Que voulez-vous dire ?

SATAN.

Qu'après avoir prodigué votre argent aux autres, il a bien fallu chercher pour vous-même...

FERNAND.

C'est faux ! je n'ai jamais rien emprunté, jamais rien demandé à personne...

SATAN.

Cherchez bien...

FERNAND.

Jamais !

SATAN.

Votre billet porte la date du 12 janvier 1834. Y êtes-vous ?...

FERNAND.

Pas davantage !...

SATAN.

J'aurai donc de la mémoire pour vous... Il y avait, le 12 janvier 1834, dans une petite mansarde de la rue Saint-Jacques, un pauvre jeune homme dont l'estomac criait, dont les membres

étaient engourdis par le froid, et sur la figure duquel les privations, la misère et le désespoir se peignaient en traits d'autant plus vifs que sa mémoire lui retraçait toutes les jouissances d'un bonheur perdu. Pâle, amaigri, irrité, il cherchait à tromper sa douleur par la lecture de Faust, lorsque tout à coup il rejeta le livre, et profitant des dernières lueurs de sa lampe, il écrivit d'une main convulsive : « Pour dix ans de mon ancien bonheur, je donne mon âme à Satan... » La lampe s'éteignit, le jeune homme s'endormit, et le lendemain son sort changea.

FERNAND, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est singulier, j'ai en effet comme une idée...

SATAN, lui présentant le billet.

Ce billet portait la date du 12 janvier 1834, et le souscripteur se nommait Fernand de Mauléon.

FERNAND, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est délicieux, c'est charmant ! c'est ma signature... c'est bien ma signature... Mais comment ce papier est-il entre vos mains ?

SATAN.

Je suis amateur d'autographes.

FERNAND.

Et sans doute vous venez pour m'inviter à racheter, au poids de l'or, ce monument de ma folie?...

SATAN.

Moi, du tout !... c'est demain le 12 janvier 1844. Je viens au remboursement, attendu que demain est un dimanche. (Lui remontrant le billet.)

FERNAND.

Que vois-je ? accepté : « Satan ! » Ah ! ah ! ah ! ah ! l'excellente plaisanterie.

SATAN.

Êtes-vous prêt à me suivre ?

FERNAND.

A vous suivre?... où donc ?

SATAN.

Mais en Enfer !

FERNAND.

Ecoutez, monsieur Satan, j'aime à rire, à plaisanter, mais je n'aime pas qu'on se moque de moi... et je vous préviens que cela n'est encore arrivé à personne impunément.

SATAN, avec sang-froid.

Je sais bien qu'à la rigueur vous avez jusqu'à lundi... A lundi donc...

FERNAND.

Et lundi, que viendrez-vous me demander ?

SATAN.

Votre âme...

FERNAND.

Tenez, monsieur, si je ne vous croyais pas tellement fou... je vous ferais jeter à la porte...

SATAN.

A quoi bon ? je rentrerais par la fenêtre.

FERNAND.

J'ai bien envie d'essayer.

SATAN.

Essayez !...

FERNAND.

Tant d'impudence...

SATAN.

Oui, c'est mon costume qui vous empêche de croire. Pour vous convaincre de ma puissance infernale, il eût fallu vous apparaître au milieu des flammes, avec de grandes cornes, une queue rouge et des griffes... enfin dans le costume rocoço de l'emploi ; mais ne savez-vous pas que le diable prend à son gré toutes les formes?... Voyons, mon cher monsieur, un peu de patience ! ayant affaire à un homme de bonne compagnie, j'ai voulu prendre les manières du monde pour faire les choses sans bruit, sans scandale... Et comment pouvez-vous douter de mon pouvoir ? de qui tenez-vous cette fortune, qui vous rend si heureux, qui vous a fait tant d'amis?...

FERNAND.

Ma fortune ? elle me vient d'un héritage... un parent mort à la Martinique.

SATAN.

Oui, d'un parent que vous n'avez jamais connu, qui n'a jamais existé.

FERNAND.

Jamais existé ?

SATAN.

Tenez, je suis un bon diable, et puisque je me suis présenté avant l'échéance, je veux, toujours fidèle à notre pacte, employer dans votre intérêt les quarante-huit heures qui vous restent encore.

FERNAND, avec colère.

Monsieur...

SATAN.

Ah ! vous commencez à croire... car vous vous emportez.

FERNAND, se contenant.

Continuez donc !

SATAN.

Avant quarante-huit heures, je vous aurai prouvé que vous n'avez au monde ni fortune, ni amis, ni fiancée... que tout ce qui vous entoure vous abuse, vous trompe... et que la seule réalité de votre existence, c'est le pacte qui nous lie... Dans quarante-huit heures, monsieur, vous serez à moi pour toujours. (Il salue.)

FERNAND.

Vous sortez?...

SATAN.

Nous nous reverrons bientôt.

FERNAND.

Où donc ?

SATAN.

Au bal de votre ami d'Estigny, où vous allez ce soir.

FERNAND.

Et si je n'y allais pas ?

SATAN.

Je vous y ferais venir... A-ce soir. (Il sort.)

(Resté seul, Fernand baisse la tête et paraît en proie à une sorte de terreur. Mais bientôt sa figure s'éclaircit et il tombe dans un fauteuil, en riant aux éclats.)

SCÈNE V.

HECTOR, GUSTAVE, M^{me} DE NANTELLE, FERNAND, JULES.

JULES, paraissant à la porte de droite.
D'où vient cette hilarité?... tu es seul ?

FERNAND, riant plus fort.

Ah ! c'est pour en mourir !

JULES, à la cantonade.

Venez ! le diable a disparu.

FERNAND, riant toujours.

C'est un conte d'Hoffmann, une apparition d'Anne Radcliffe.

TÔUS.

Eh bien ! qu'y a-t-il?... cette gâté?...

FERNAND.

Mes amis, ce monsieur, savez-vous qui c'était ?

LAURE.

Vous nous l'avez dit : M. Satan !

FERNAND.

Oui, Satan en bottes vernies, en gants jaunes et avec une canne de chez Verdier... Ne trouvez-vous pas que ça sent le soufre ici ?

HECTOR.

Et que voulait-il ?

FERNAND.

Mon âme, pas davantage.

LAURE.

Mais j'ai sur elle une première inscription, n'espérez pas que je lève l'hypothèque.

FERNAND.

Allons chez le notaire, ce soir je vous raconterai ma conversation avec le diable, et vous me direz s'il n'y a pas le sujet d'un charmant feuilleton.

ENSEMBLE.

AIR de A. Doche.

Eh ! qu'importe le diable ?
On brave sa fureur
Quand une femme aimable
Nous promet le bonheur.

FERNAND.

Je vois un ange
Se joindre à mes amis,
Et l'amour change
L'enfer en paradis.

REPRISE.

Eh ! qu'importe, etc. -

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une enfilade de salons resplendissants de lumière et ornés de fleurs. — Au lever du rideau, la scène offre l'aspect d'un bal animé.

La scène se passe chez le banquier d'Estigny.

SCENE I.

HECTOR D'HAUTERIVE, INVITÉS DES DEUX SEXES, puis JULES DE VARINVILLE.

CHŒUR.

AIR de A. Doche.

Entendez-vous (bis) la contredanse ?
Joyusement (bis) ouvrons le bal,
Car des plaisirs (bis) et de la danse
L'orchestre a donné le signal.

HECTOR.

Ah ! respirons un peu... De la lumière, des fleurs, une musique ravissante, des femmes délicieuses, il y aurait de tout au bal de Gustave

d'Estigny, s'il y avait de l'air... Mais bast ! de l'air c'est commun, c'est bourgeois... Une chaleur du Sénégal, quelques évanouissements... voilà ce qui constitue un bal à la mode, et notre amphitryon s'entend à étouffer son monde... Une reminiscence de Bourse... il agit sur ses invités comme sur ses clients...

JULES, entrant en riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est que c'est vrai, c'est qu'avec sa petite voix si douce, elle m'a dit des choses forts extraordinaires... Une intrigue à visage découvert... voilà qui est piquant...

HECTOR.

Et de qui parles-tu ?

PLUSIEURS INVITÉS.

Oui, de qui ?

JULES.

D'une petite femme charmante qui se trouvait là-bas dans le petit salon rouge, et avec laquelle je viens d'avoir la conversation la plus bizarre.

HECTOR.

Et tu la quittes ?...

JULES.

C'est elle qui vient de me quitter pour une polka... Tenez, regardez, on fait cercle autour d'elle, on se presse, on l'admire. Quel triomphe ! Oh ! je la reverrai, je m'enchaîne à son char, car, dès cet instant, je la proclame la reine du bal.

HECTOR.

Cet enthousiasme... (S'adressant aux invités des deux sexes.) Mesdames et messieurs, je fais une proposition... si nous allions nous convaincre par nous-même du rare mérite de cette petite merveille?...

TOUS.

Oui, oui, adopté !

HECTOR.

Si elle est laide, sans esprit, compte sur nos railleries, nous serons impitoyables...

JULES.

Allez, et vous serez subjugués.

AIR : Fin du 3^e acte de Paris Voleur.

Vous la verrez,

Vous trouverez

Sa beauté sans pareille !

C'est un trésor !

C'est plus encor !

C'est presque une merveille !

CHŒUR.

HECTOR, LES INVITÉS.

Allons, partons !

Nous trouverons

La beauté qu'il nous vante,

La femme charmante

Que nous cherchons.

SCÈNE II.

JULES, ensuite M^{me} DE NANTELLE.

JULES.

Ah ! madame de Nantelle, vous vous mariez sans me prévenir, sans me consoler... Que diable ! le chapitre des consolations entre dans tous les romans du cœur... Aussi, pour me venger de votre indifférence, je veux être aimable, être aimé... Mais que voulait-elle dire avec ce billet qu'elle prétend m'avoir envoyé ?

LAURE, que pendant cette phrase on a vue traverser dans le fond, apercevant Jules qu'elle cherchait.

Ah ! c'est vous Varinville... je vous cherchais...

JULES.

Déjà !... Pauvre Fernand !...

LAURE.

De grâce, répondez-moi... Est-il vrai que vous n'avez pas reçu ma lettre ?

JULES.

Je vous le jure, madame, et pourtant je sors à l'instant de chez moi.

LAURE.

C'est bien singulier !

JULES.

Mais vous paraissez inquiète, tourmentée... que renfermait donc cette lettre pour vous préoccuper ainsi ?

LAURE.

Ah ! rien de grave... Je vous priais de venir à ce bal...

JULES.

Jusqu'ici rien d'effrayant.

LAURE.

Oui, mais je vous en priais dans des termes que j'aurais peine à justifier si mon billet était tombé dans des mains étrangères.

JULES.

Celles de Fernand, par exemple... Il est donc vrai, vous m'avez indignement sacrifié...

LAURE.

Jules, écoutez-moi, c'est pour avoir avec vous un dernier entretien que je vous priais de ne pas manquer à cette soirée ?...

JULES.

Un dernier entretien... Ah ! ne répétez pas ces mots... Un dernier entretien, mais, en amour, c'est un arrêt de mort, une sentence impitoyable et que vous ne devez pas prononcer dans un siècle où tout se juge avec des circonstances atténuantes.

LAURE.

Jules, il faut m'oublier...

JULES.

Vous oublier, madame... Ah ! voilà le dernier mot de toutes les trahisons... Au pauvre jeune homme qu'on a distingué, bercé d'espérance, rendu fou d'amour, on dit sans hésiter : oublie !... Oublie nos espérances, nos rêves de bonheur, oublie, lui dit-on, car moi, de mon côté, j'ai tout oublié, mes promesses, ces lettres enivrantes que je t'écrivais avec passion, ce portrait que j'ai fait faire pour toi, que je t'ai donné dans un moment de folie.

LAURE.

Jules...

JULES.

On lui dit :

AIR de A. Doche.

Oubliez-moi, car pour un autre
Je foule aux pieds tous mes sermens ;
Je renonce à ces doux momens
Que mon cœur demandait au vôtre ;
Je veux, quand je trahis ma foi,
Que ma félicité nouvelle
Soit sans remords et sans effroi !
Comme moi soyez infidèle,
Je vous oublie, — oubliez-moi !

LAURE.

Et si vous vous trompiez ?

JULES.

Que dites-vous ?

LAURE.

Même air.

Si le rang où Dieu la fit naître,
La condamnait à ces liens ?
S'il fallait retrouver ces biens,
Qu'elle eût voulu ne pas connaître ?
Si, lorsqu'elle engage sa foi,
Elle disait, la pauvre femme :
Du malheur je subis la loi ;
Mais tout vit encor dans mon âme,
Je me souviens... Oubliez-moi !

JULES.

Serait-il possible !

LAURE.

Vous êtes sans fortune, Jules, et moi esclave
d'une position que je ne puis quitter... Entourée
d'une famille qui m'assiège de ses conseils et de ses
prières, accoutumée à une existence brillante que
je n'ai pas le courage d'abandonner, j'obéis, en la
maudissant peut-être, à une nécessité fatale qui
m'entraîne vers Fernand.

JULES.

Silence ! s'il nous entendait !...

LAURE.

Vous savez bien qu'il ne viendra pas...

JULES.

Ah ! oui... je me souviens ; l'histoire fantastique
qu'il nous a racontée, ce prétendu diable qui de-
vait le forcer d'assister à ce bal.

LAURE.

Pour le faire mentir, il a juré de ne pas quitter
son hôtel ; aussi nous n'avons rien à craindre,
nous sommes libres.

UN VALET, annonçant.

M. Fernand de Mauléon.

LAURE, s'éloignant de Jules.

Lui !...

JULES.

Comment se fait-il ?...

SATAN.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERNAND.

JULES.

Eh ! c'est ce cher ami !...

LAURE.

Eh quoi ! c'est vous ?...

FERNAND.

Vous le voyez, malgré mon serment, j'accours à
votre appel.

LAURE.

A mon appel !...

FERNAND.

Beaucoup par paresse, un peu pour contrarier
M. Satan, j'avais juré de ne pas venir à ce bal,
mais à la réception de votre charmant billet...

LAURE.

Mon billet !...

FERNAND.

Qu'avez-vous donc ?...

LAURE.

Je vous ai écrit... moi ?...

FERNAND.

Sans doute !

LAURE, à part.

Ah ! mon Dieu, serait-ce ?...

JULES.

Aïe ! aïe ! aïe !...

FERNAND, cherchant sur lui.

Je dois avoir... Eh ! tenez, justement, le voici.
(Lisant.) « Mon ami, venez, je vous en prie, au bal
de Gustave... »

LAURE, à part.

Mon billet à Jules.

FERNAND.

« Vous savez si je suis impatiente de vous voir,
de vous parler, j'ai tant de choses à vous dire... »

JULES.

A la veille de se marier, c'est si naturel.

FERNAND.

Sans doute, mais voilà qui l'est moins. (Conti-
nuant.) « J'aurai sur moi ce que je vous ai pro-
mis, n'oubliez pas ce que je vous ai demandé. »

JULES, à part.

Diable !

FERNAND, continuant.

Point de signature, mais vos initiales.

LAURE, à part.

Que lui dire ?

FERNAND.

J'avoue que j'ai mis mon esprit à la torture, sans
pouvoir me rappeler...

LAURE, à part.

Ah ! quelle idée !...

FERNAND, cherchant.

Ce que vous m'avez promis...

LAURE, à part.

Oui, c'est le seul moyen.

FERNAND.

Ce que je vous ai demandé...

LAURE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

FERNAND.

Vous riez, madame!

LAURE.

AIR : Valse de madame Favart.

Oui, car je dois être bien fière
Dû pouvoir qu'on m'a supposé,
Trois lignes vous forcent à faire
Ce que vous aviez refusé :
Votre obéissance est précoce,
Et le rôle de bon mari,
Vous le jouez avant la noce...
Le diable a gagné son pari.

FERNAND.

Que voulez-vous dire ?

LAURE.

Que Satan vous a fait venir au bal.

JULES.

Ah! parfait, délicieux!

FERNAND.

Eh quoi! ce billet n'est-il pas bien de vous ?

LAURE.

Oui, l'on jurerait que c'est mon écriture, mais vous oubliez que le diable les contrefait toutes.

FERNAND.

Même celles des anges...

LAURE.

Oh! ne plaisantons pas... c'est très grave.

JULES.

Si c'est grave? un autographe infernal...

FERNAND.

N'importe! vous m'expliquerez, j'espère...

SCENE IV.

LAURE, JULES, FERNAND, GUSTAVE.

GUSTAVE, à la cantonade.

A merveille, jouez, dansez... de l'or sur toutes les tables, du punch dans tous les verres, de la joie sur tous les visages, voilà comme je comprends un bal...

JULES.

Et comment le comprendrait-on autrement chez toi ?

GUSTAVE.

Eh! ce sont ces chers amis. (A Laure.) Madame, veuillez agréer... Eh bien! que dites-vous de ma petite soirée ?

JULES.

Il appelle ça une petite soirée... un bal princier... une fête royale!... Mais, mon cher, tu te ruineras...

GUSTAVE.

Allons donc, est-ce qu'on se ruine jamais en dépensant de l'argent? La prodigalité mène à la fortune aussi bien que l'avarice...

AIR du Luth galant.

C'est le bonheur que nous voulons trouver,
Et nous avons des écueils à braver ;
Le chemin le plus court est celui-là sans doute,
Moi, je veux aller vite, et parfois il en coûte ;
Mais qu'importe pour nous les dangers de la route ?
Il s'agit d'arriver.

A propos, Fernand, et ces quatre-vingt mille francs que tu devais me remettre ce matin ?

FERNAND.

Je les ai là sur moi, mais à la veille de me marier, je puis avoir besoin...

GUSTAVE.

Quatre-vingt mille francs! quelle folie... Je veux être raisonnable pour toi... Voyons, donnez-moi...

JULES, à Gustave.

Et le beau malheur quand il les dépense-rait... Ne disais-tu pas tout à l'heure que la dépense, c'était la richesse.

GUSTAVE.

Oui, dans les affaires; mais dans la position de Fernand, ce qu'il faut avant tout, c'est de l'économie, la plus grande économie. (A Laure.) N'est-ce pas, madame ?

LAURE, préoccupée.

Sans doute, monsieur.

FERNAND.

En ce cas, mon ami, voici mon portefeuille, tu peux compter.

GUSTAVE, prenant le portefeuille.

Est-ce que l'on compte jamais avec ses amis. (Ici l'on entend le murmure de plusieurs voix à la cantonade.)

JULES.

Ah! mon Dieu! quelle foule!

GUSTAVE.

Oui, le monde paraît refluer vers ce salon... Ce n'est pas étonnant, on danse jusque sur l'escalier... Vous permettez?... Quelques ordres à donner.

LAURE, à part.

Ah! j'aurai bien du malheur si, à la faveur de cette cohue, je ne parviens pas à fuir l'explication que je redoute.

(Elle se faufile dans les groupes et disparaît.)

JULES.

Mais voyez donc, messieurs, comme on se presse. (Regardant du côté de la porte.) Eh! parbleu! c'est

autour de la reine du bal, la dame du petit salon rouge... Tu ne l'as pas encore vue, toi, Fernand ?

FERNAND.

Puisque j'arrive...

JULES.

Eh bien ! tu m'en diras des nouvelles... Figure-toi, mais non, je veux te laisser le plaisir de la surprise...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UNE INCONNUE, PLUSIEURS INVITÉS.

CHOEUR D'ENTRÉE.

AIR de A. Doche.

Au bal quand la beauté préside,
Qui pourrait n'être pas heureux ?
L'enchanteresse qui nous guide
Fixe les plaisirs en ces lieux.

L'INCONNUE.

Non, messieurs, je ne danserai plus de la soirée...

JULES.

Regarde douc... la voilà.

FERNAND, qui a regardé machinalement, laisse involontairement échapper une exclamation.

Ciel ! se peut-il ?

JULES.

Hein ? tu restes pétrifié. (Remontant la scène.) Ah ! madame, puisque le hasard nous rapproche, j'ose espérer...

HECTOR.

Inutile, mon cher, tu perds ton temps.

FERNAND, toujours sur le devant de la scène, à lui-même.

Oh ! non, c'est impossible...

HECTOR.

Madame m'a refusé.

JULES.

Une valse, une contredanse, peut-être bien, mais une polka...

L'INCONNUE.

Serait encore plus fatigante, et je suis excédée... La foule, la chaleur... De grâce, messieurs, souffrez que je respire un moment.

(Elle va s'asseoir au fond.)

FERNAND.

Oh ! il faut absolument que je sache... (Appelant Hector.) Hector !

HECTOR, surpris.

Fernand ? toi ici ?

FERNAND.

Réponds-moi... Cette jeune dame ?...

HECTOR.

Oh ! mon ami, pour elle, je crois que je me battrais avec feu Saint-Georges.

FERNAND.

Tu la connais donc ?

HECTOR.

Depuis un quart d'heure à peine ; mais quels yeux, quelle bouche... une délicieuse tête... et de l'esprit par dessus la tête... C'est une Espagnole.

FERNAND.

Une Espagnole... Sais-tu son nom ?

HECTOR.

Pas encore... j'allais le demander quand tu m'as appelé... et avec ta permission...

FERNAND.

Comment douc, mais va, mon cher, va... que je ne te retienne pas... (Hector retourne près de l'inconnue.) Quelle étrange ressemblance... Oh ! à tout prix, il faut que je sache...

JULES.

D'honneur, elle est charmante...

FERNAND.

Ravissante... Mais sait-on au moins qui elle est ?

JULES.

Une Américaine, une créole immensément riche...

FERNAND.

Une créole.

JULES.

Elle ne l'a confié qu'à moi... sois discret.

FERNAND.

Et son nom ?...

JULES.

Oh ! je ne suis pas encore si avancé que ça, mon cher ; mais si tu tiens à le savoir, il est probable que demain... En attendant, tu permets ?...

FERNAND.

Sans doute ! (Jules remonte la scène.) Espagnole pour l'un, Américaine pour l'autre, que signifie ce mystère ? (Apercevant Gustave.) Ah ! le maître de la maison... je vais donc savoir enfin... (Appelant.) Gustave !

GUSTAVE.

Hein ! Qui m'appelle ?

FERNAND.

C'est moi... Un mot, je te prie.

GUSTAVE.

Deux, mais pas plus, je suis pressé.

FERNAND.

Cette petite dame qui est assise là-bas ?

GUSTAVE.

Et qui a une couronne ?

FERNAND.

Oui, tu la vois bien, n'est-ce pas ?

GUSTAVE.

Parfaitement.

FERNAND.

Et tu la connais ?

Non !
GUSTAVE.

FERNAND.
Comment ! tu ne connais pas les personnes que tu invites ?...

GUSTAVE.
Rien de plus simple, je n'invite que les personnes que je ne connais pas. Mais, attends donc, tout à l'heure, quelqu'un a dit en la désignant que c'était une Allemande... Il est vrai qu'une autre personne a ajouté que c'était une Italienne... Enfin, bien sûr que c'est une Italienne ou une Allemande. (Il sort.)

FERNAND.
A présent, me voilà fixé, Espagnole, Américaine, Allemande ou Italienne; c'est à moi de choisir.

L'INCONNUE, se levant et descendant la scène.
C'est vous qui l'aurez voulu, messieurs, et puisqu'il n'y a que la fuite pour échapper à vos persécutions, je me retire.

FERNAND.
Ah ! de grâce, madame...

AIR : Restez, restez, troupe jolie.
La foule qui vous persécute
Veut en vain arrêter vos pas.
Je n'implore qu'une minute
Pour sortir d'un grand embarras ;
Ne me l'accorderez-vous pas ?
Après les refus qu'on oppose
Aux gens dont on est obsédé,
On aime à donner quelque chose
A ceux qui n'ont rien demandé.

L'INCONNUE.
En effet, monsieur, je ne me rappelle pas vous avoir vu au nombre de mes solliciteurs, et j'aurais mauvaise grâce, je l'avoue, à ne pas vous tenir compte de votre discrétion.

HECTOR, à mi-voix, à Fernand.
Heureux coquin, si tu n'étais pas mon ami... ce serait entre nous un duel à mort... mais, en ami, je me retire...

JULES, de même.
Deux à la fois, mauvais sujet... Allons, sois tranquille, je ne dirai rien à Mme de Nantelle.

CHOEUR.
Chœur de sortie de Giselle.
C'est Fernand qu'on préfère,
Que pouvons-nous y faire ?
Nous n'avons pas su plaire ;
Allons,
Messieurs, partons !

FERNAND.
Quoi ! si cruelle et si folle !
Vraiment, je n'y comprends plus rien.
Est-elle mon mauvais génie
Ou mon ange gardien ?

REPRISE DU CHOEUR.

SCÈNE VI.

FERNAND, L'INCONNUE.

L'INCONNUE.
Eh bien ! monsieur, nous voilà seuls ; tout le monde a disparu comme par enchantement.

FERNAND.
Ne suis-je pas près d'une enchanteresse ?
L'INCONNUE.

Ah ! monsieur, si c'est pour m'adresser des compliments...

FERNAND.
Des compliments... non, madame, non... ce sont des questions, une foule de questions que je brûle de vous adresser... Et d'abord, dites-moi, avez-vous un frère ?

L'INCONNUE.
Le seul que j'aie jamais eu, est mort il y a plus de quinze ans, dans le pays même où tous deux nous avions reçu le jour.

FERNAND.
Ah ! vous êtes née quelque part ?
L'INCONNUE, souriant.
Il me semble, monsieur...

FERNAND.
Ah ! pardon, c'est juste, mais ma pauvre tête est tellement troublée... l'un veut que vous soyez Espagnole, l'autre Américaine, celui-ci Allemande, un autre Italienne... Lequel croire ?

L'INCONNUE.
Celui qui vous dira que je suis Française.
FERNAND.
Française !

L'INCONNUE.
Une compatriote, c'est bien prosaïque, n'est-ce pas ?... bien simple ? mais toute ma vie, jusqu'à présent, fut aussi simple, aussi prosaïque. Orpheline, élevée dans un couvent, c'est à peine s'il y a un an que je l'ai quitté pour entrer dans le monde ; et, vous le dirai-je, monsieur ?...

AIR : En amour, comme en amitié.
Cherchant en vain, dans ce monde agité,
Une existence inconnue et tranquille,
Je regrettais ma sainte obscurité
Et je redemandais mon solitaire asile.
Mais, si le cloître, en brisant tout lien,
Aux cœurs blessés offre sa paix profonde,
Le ciel, du moins, près des dangers du monde
Plaça l'espoir d'y faire un peu de bien.
Dieu mit l'espoir d'y faire un peu de bien.

FERNAND.
Ce langage ! Est-ce que vous seriez un ange, à présent ?

L'INCONNUE.
A présent !...

FERNAND.

C'est qu'au premier abord, vous ressemblez...

L'INCONNUE.

Je ressemblais?...

FERNAND.

Pardon!... je ne saurais comment vous dire...
(A lui-même.) En vérité, ce billet que je reçois, le mystère qui m'environne et cette apparition nouvelle...

L'INCONNUE.

Qu'avez-vous donc à réfléchir, monsieur?

FERNAND.

Je réfléchis, madame, qu'à côté de notre mauvais génie se trouve toujours notre bon ange. J'ai vu ce matin mon mauvais génie.

L'INCONNUE.

Et je lui ressemble?...

FERNAND.

Il avait pris vos traits, mais vous ne lui ressemblez pas; il est méchant, vous êtes bonne; il vient de l'enfer, vous devez descendre du ciel.

L'INCONNUE.

Vous continuez... Je me retire...

FERNAND.

Laissez-moi vous dire encore que si vous travaillez au salut des âmes, votre secours ne me serait peut-être pas inutile.

L'INCONNUE.

La vôtre serait-elle en danger?

FERNAND.

Oui, madame, oui, mon salut est fort compromis; et, en vous voyant si belle et si jolie...

(A ce moment, on entend des clameurs au fond.)

L'INCONNUE.

Que se passe-t-il?

FERNAND.

Quel tumulte... Voyez donc, madame, on dirait que quelque événement...

L'INCONNUE.

En effet... ce mouvement n'est pas naturel...

FERNAND.

Quelque malheur, peut-être, il faut nous informer... (Apercevant Hector qui traverse au fond avec quelques invités.) Hector! qu'y a-t-il donc?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HECTOR, INVITÉS, ensuite JULES.

HECTOR.

Ah! mon ami, c'est inimaginable!

FERNAND.

Quoi donc?

HECTOR.

Lui, si riche... si considéré...

FERNAND.

De qui parles-tu?

HECTOR.

Lui qui nous donnait une fête si brillante...

FERNAND.

Gustave d'Estigny?

HECTOR.

C'est incompréhensible!

FERNAND.

Que lui est-il donc arrivé?

HECTOR.

Depuis le commencement du bal, une chaise de poste stationnait à trente pas de l'hôtel dans la rue basse. Plusieurs personnes qui, par hasard, l'avaient aperçue, en avaient parlé dans les salons, et l'on se perdait en conjectures, lorsque tout à l'heure quelqu'un prétendit avoir vu monter Gustave en chaise de poste.

FERNAND.

Gustave?

HECTOR.

Juge de notre surprise à tous... On s'informe, on cherche, on appelle... mais en vain, Gustave a disparu.

FERNAND.

Juste ciel! toute ma fortune qui se trouve entre ses mains...

(A ce moment, les clameurs redoublent, toute la société rentre en scène, et Jules de Varinville arrive au milieu.)

CHOEUR.

AIR de A. Doche.

Scandale épouvantable!
Lui, si riche et si grand,
Jamais d'un trait semblable
On ne l'eût cru capable!
A qui se fier maintenant?

FERNAND.

Malgré moi, je respire à peine.

JULES, entrant.

Messieurs, la nouvelle est certaine,
C'est en vain que nous le cherchons;
Gustave a pris la fuite
En emportant cinq millions!

TOUS.

Quelle épouvantable faillite!

FERNAND.

Ruiné! Juste ciel!

SATAN.

Je l'ai prédit, Fernand.

(Riant.)

Ah! ah! ah! ah!

FERNAND.

C'est lui, c'est Satan!

REPRISE DU CHOEUR.

(Vers la fin du morceau, Satan pousse un éclat de rire et s'enfuit. — Fernand, retenu par ses amis, leur échappe à la fin du morceau, et court à la poursuite de Satan.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un caveau; trois tablettes attachées au mur, avec ce qu'il faut pour écrire. — Porte au fond; une porte secrète à droite du public, au premier plan; une porte à gauche, au deuxième plan; entre cette porte et celle du fond, un grand pilier soutenant la voûte. — Une lampe suspendue.

SCÈNE I.

LE PÈRE DIGUEDOU, UN CAPORAL, PLUSIEURS SOLDATS.

(Au lever du rideau, trois hommes sont occupés à écrire. Plusieurs soldats sont à la porte du fond, qu'un caporal est sur le point de fermer.)

DIGUEDOU, à la porte, et causant avec le caporal.
Caporal, je vous assure que votre montre avance.

LE CAPORAL.

Je vous dis, moi, qu'il est bientôt deux heures de nuit.

DIGUEDOU.

Puisque vous me le dites, caporal, y faut que ce soit. C'est ma pendule qui me soutenait qu'il n'était pas encore minuit; mais c'est égal, je vais fermer, pour ne pas humilier les horloges de l'autorité.

LE CAPORAL, montrant les hommes qui écrivent.

Mais ces hommes ?

DIGUEDOU.

Des amis, des parens de mon épouse qui sont venus lui souhaiter sa fête... Oh! ce n'est pas bruyant, ce n'est pas tapageur, ça aime à s'instruire, et, tenez, ça a fini sa petite journée et ça s'amuse à écrire.

LE CAPORAL.

Hum! on y écrit trop dans votre établissement.

DIGUEDOU.

Caporal, ce sont des ennemis, des envieux, qui font courir ce bruit-là.

LE CAPORAL.

Enfin, ça ne me regarde pas; bonsoir... mais fermez... car la justice a l'œil sur vous... et, à la moindre fredaine... (Il sort.)

DIGUEDOU, sur la porte.

Je ferme... Caporal, mes hommages à la dame de vos pensées.

SCÈNE II.

DIGUEDOU, ensuite COLASSE, SATAN et plusieurs hommes en blouse.

DIGUEDOU.

Enfin nous voilà seuls... (Allant à la porte de

droite et appelant.) Colasse, arrive, nous sommes seuls.

COLASSE, à la porte.

Ces messieurs sont partis, très bien!... Avance un peu, toi, mon petit jeune homme, et dis-nous c' que t'es venu faire ici?

(En disant ces mots, on a vu Colasse tirer par la main Satan, qui est en blouse, et l'amener à l'avant-scène. Plusieurs hommes, également en blouse, sortent aussi de la porte de droite.)

SATAN.

Je vous l'ai déjà dit, je viens vous faire gagner cinquante mille francs.

DIGUEDOU.

Allons donc... En v'là une histoire!...

COLASSE.

Nous sommes trahis que je vous dis; voilà plus de huit jours que François Morin nous a quittés, il nous aura dénoncés à la Préfecture, et c'est quelque espion qu'on nous envoie. Si l'on m'en croyait...

DIGUEDOU.

Minute, y n' faut pas l'effaroucher, c't'enfant... y peut avoir de bonnes intentions. Tu disais donc, petit?...

SATAN.

Que si vous voulez me croire, vous ferez cette nuit un coup de fortune.

DIGUEDOU.

Comment ça ?

SATAN.

Je ne peux pas vous le dire.

COLASSE.

Vous voyez bien.

SATAN.

Mais que pouvez-vous craindre, ne suis-je pas en votre pouvoir ?

DIGUEDOU.

Ça, c'est vrai! nous sommes de braves gens qui travaillons avec honneur et probité, des signatures tant qu'on en veut; mais si quelqu'un nous trahissait...

COLASSE.

Je jure Dieu, qu'il ne sortirait pas vivant de cette cave.

SATAN.

Très bien! me voilà prévenu.

COLASSE.

Et avec nous, vois-tu, chose promise...

SATAN.

A la bonne heure, mais vous pouviez vous dispenser de cette menace; si j'avais voulu vous trahir, je le pouvais sans venir tçt, car je connaissais cette cave, je savais tous les secrets qu'elle renferme. Il n'y a pas huit jours encore, qu'un homme se disant pauvre, et compromis dans une conspiration, a reçu de vous un passeport pour la Belgique.

DIGUEDOU.

Comment sais-tu?...

SATAN.

C'est mon secret... Cette cave est située dans une rue aux environs du Palais-Royal; on y arrive par plusieurs passages communiquant tous à l'estaminet du rez-de-chaussée.

DIGUEDOU.

L'estaminet, c'est l'intéressant de la chose... et à l'exception de quelque pigeon que l'on plume au billard, de quelque jobard qu'on enfonce au piquet, de quelques petites bouillottes plus ou moins fallacieuses, c'est bien l'établissement le plus inoffensif... On pourrait y couronner des rosières... Quant à la cave, c'est le revers de la médaille, dont l'estaminet est la face.

RONDE.

AIR de A. Doche.

PREMIER COUPLET.

Des filous l'ancien programme
Est bouleversé;
Des brigands de mélodrame
Le temps est passé,
Plus de moustaches terribles,
De sabre au côté;
Plus de ces crimes horribles,
Comme à la Galté.

ENSEMBLE.

Si l'on conspire,
Dans ce caveau,
C'est pour écrire
Incognito.
Dans cette enceinte,
Jamais de plainte,
Jamais de cris,
C'est un mystère sous Paris.

} bis.

DIGUEDOU.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour qui voyage en Belgique.
Redoublant d'efforts,
C'est ici que l'on fabrique
De faux passeports;
Sans songer à l'échance,
Pour cent sous comptans,
Moi, j'endosse une créance
De cent mille francs.

ENSEMBLE.

Si l'on conspire, etc.

DIGUEDOU.

TROISIÈME COUPLET.

Sans redouter nulle entrave,
C'est pour les voleurs,
Que l'on vient dans cette cave
Créer des valeurs;
Nous débarrassons les hommes
De leur capitaux,
Mais à part cela nous sommes
De petits agneaux.

ENSEMBLE.

Si l'on conspire, etc.

TOUS.

Bravo! bravo!

SATAN.

Et le quatrième couplet que vous ne chantez pas.

DIGUEDOU.

Ah! la moralité de la chose...

COLASSE.

Eh! comment sais-tu?

SATAN.

C'est mon secret.

DIGUEDOU.

Laisse donc, il ne sait rien.

SATAN.

Je ne sais rien... Écoutez vous autres!

Même air.

QUATRIÈME COUPLET.

Mais quelque jour la police,
Chez vous descendra,
Et devant dame Justice
On vous conduira;
Un juge des plus sévères
Qui se lèvera,
Au supplice des faussaires
Vous condamnera.

TOUS.

Hein?

SATAN, reprenant.

Car dans la vie,
A chaque pas,
Toute industrie
A ses tracas.
On juge l'homme,
Et voilà comme
Sont éclaircis

Tous les mystères de Paris.

CHOEUR.

Dans cette enceinte, etc.

COLASSE.

Je surveillerai ce gaillard-là.

DIGUEDOU.

C'est pourtant vrai qu'il y a des gens ennemis de fout progrès...

SATAN.

Que voulez-vous, les lettres ont toujours été persécutées...

COLASSE.

Et surtout les lettrés de change.

DIGUEDOU.

A propos de lettres de change, nous oublions que nous sommes attendus ici à côté : d'honnêtes commerçans qui ont besoin de nos petits talens dans l'écriture. Suivez-moi, vous autres, et toi, jeune homme, reste là, nous allons revenir, et si, comme tu le dis, tu nous fais faire une bonne opération, eh bien, nous ne serons pas ingrats.

SATAN.

Vous verrez !...

(Ils sortent par la droite. — Resté seul, Satan tire une clé cachée sous sa blouse, ensuite il se dirige vers le mur de gauche et fait tourner une porte perdue dans la muraille ; puis il sort et revie bientôt près, referme la porte, remet la clé sous sa blouse, puis, écoutant au fond, sa figure s'anime et il dit en se cachant derrière un pilier :)

SATAN.

C'est lui !...

(Pendant toute cette scène, on entend un trémolo à l'orchestre, seulement la musique s'anime au moment où Satan croit entendre du bruit.)

SCÈNE III.

GUSTAVE D'ESTIGNY, dans sa toilette de bal, paraissant à la porte du fond, SATAN, caché ; puis DIGUEDOU.

GUSTAVE.

Cette porte ouverte, me serais-je trompé?... Non, c'est bien ici qu'une fois déjà... Fatalité! fut-on jamais plus malheureux que moi? Au moment où, avec le faux passeport que je m'étais procuré, j'allais franchir la barrière, m'apercevoir que dans ma précipitation... Je suis pourtant bien sûr de l'avoir placé dans mon portefeuille. Tenter d'aller plus loin sans passeport, au moment où l'éveil doit être donné partout, où le télégraphe n'attend que l'aube pour m'êtreindre de ses grands bras, c'était courir volontairement à ma perte... Heureusement je me suis rappelé ce repaire, et si l'homme qui m'a procuré les premiers moyens d'échapper à toute surveillance s'y trouve encore... (Il frappe sur une des tablettes.)

DIGUEDOU, entrant.

Eh bien ! eh bien ! est-ce que vous êtes fou de

frapper comme ça, la nuit, dans un établissement tranquille...

GUSTAVE.

Mon homme ! Ah ! c'est jouer de bonheur.

DIGUEDOU, à part, examinant Gustave.

Tu Dieu ! quel chic... Mais j'ai vu cette fri-mousse-là quelque part...

GUSTAVE, bas.

Vous pouvez encore me rendre un grand service.

DIGUEDOU.

Est-ce que nous avons déjà fait des affaires ensemble ?

GUSTAVE.

Oui !

DIGUEDOU.

Attendez donc, que je vous dévisage... Eh ! mais, en effet ; seulement, l'autre jour, quand vous êtes venu traiter d'un passeport, vous vous êtes présenté à moi comme un pauvre diable, sans ressources, sans fortune, poursuivi comme un conspirateur, et moi, bon enfant, je vous ai délivré gratis un passeport... Est-ce que vous m'auriez volé?...

GUSTAVE.

Je l'avoue, c'était un déguisement... la crainte de me compromettre... mais, cette fois, je serai généreux.

DIGUEDOU.

Et comment entendez-vous la générosité ?

(Ici, Satan sort de sa cachette.)

GUSTAVE.

Par exemple, si, pour obtenir un nouveau passeport, je vous offrais deux mille francs, que diriez-vous ?

DIGUEDOU.

Je dirais que c'est trop peu...

GUSTAVE.

Quatre mille ?

DIGUEDOU.

Courage, la main à la poche...

GUSTAVE.

Eh bien ! dix mille francs...

DIGUEDOU.

Allons, allons, c'est chose convenue, je savais bien que nous nous entendrions.

SATAN.

Et moi, je m'oppose au marché.

DIGUEDOU.

Tu n'as donc pas entendu?... dix mille francs.

SATAN.

Belle bagatelle, ma foi...

GUSTAVE.

Monsieur, il ne faut pas toujours juger sur l'apparence, et si vous saviez à qui vous parlez...

SATAN.

A qui je parle?... mais je le sais.

GUSTAVE.

Comment?...

SATAN.

Ceci est mon secret... mais la preuve que je suis bien informé, c'est que vous accepterez toute espèce de passeport, excepté celui qui porterait le nom de Gustave d'Estigny, banquier...

GUSTAVE.

O ciel! taisez-vous...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COLASSE, LES HOMMES.

COLASSE.

V'là tout expédié. (Apercevant Gustave.) Oh! oh! un milord!

SATAN.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Gustave d'Estigny qui refusait de nous ouvrir un compte en participation, mais qui, j'en suis sûr, va se montrer raisonnable. Que demandons-nous, nous autres? eh! mon Dieu, le taux avoué du commerce, cinq pour cent, pas davantage. Votre carnet?

GUSTAVE.

Monsieur, je ne sais si je dois...

SATAN.

Il ne sait s'il doit... un spéculateur qui empoite toute la fortune de ses clients... Ah! charmant! délicieux! comme la fortune change les hommes... Vous avez presque de l'esprit. (Allant au total.) Total, un million.

TOUS.

Un million!...

SATAN, lui rendant le carnet.

Mon cher monsieur, c'est cinquante mille francs que vous coûtera votre passeport.

GUSTAVE, lui donnant cinq paquets de billets de banque.

Eh bien! soit; mais dépêchez...

COLASSE.

Je suis à vos ordres; voici le passeport demandé, il n'y manque plus que le signallement. (Écrivant sur une feuille préparée.) Front bas...

GUSTAVE.

Comment! front bas?...

COLASSE.

Où, je sais que c'est peu distingué... mais un passeport doit être un portrait, et les gendarmes se connaissent en portraits. (Continuant.) Yeux gris...

GUSTAVE.

Mais ils sont bleus...

COLASSE.

Peut-être pour la maîtresse, qui vous flatte, mais pour les gendarmes... (Continuant.) Nez...

GUSTAVE.

Nez aigüin, monsieur, nez aigüin...

SATAN.

COLASSE.

Vous croyez?... Je le veux bien... bouche grande.

GUSTAVE.

Monsieur!...

COLASSE.

Ne l'ouvrez pas ou je mets un four! (Continuant.) Menton rond, etc., etc., etc. Ah! signes particuliers...

SATAN.

Monsieur n'a pas de signe particulier... (Railant.) Je fais des vœux pour que cela dure.

GUSTAVE.

Monsieur!...

DIGUEDOU.

Allons, pas de mots, le temps presse. Dépêchons... votre taille?

GUSTAVE.

Cinq pieds deux pouces.

COLASSE, écrivant.

Un mètre soixante-dix centimètres.

DIGUEDOU.

A merveille; voilà votre passeport.

GUSTAVE.

Trois heures, si j'allais être rencontré; peut-être n'est-on pas encore sorti du bal?

DIGUEDOU.

Eh ben! est-ce que vous n'avez pas votre affaire?

GUSTAVE.

Si fait; mais ce costume au milieu de la nuit, un homme en tenue de bal qui voyage en chaise de poste; ne pourriez-vous me procurer?...

DIGUEDOU.

Un déguisement, c'est facile: La Plure, monte au magasin avec monsieur...

UN DES HOMMES.

Suffit! venez avec moi!

GUSTAVE.

Ah! je donnerais cinq années de ma vie pour être hors de France...

(Il sort avec La Plure par la porte de droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins GUSTAVE et LA PLURE.

DIGUEDOU.

En v'là une d'aubaine, et dire que c'est à c'moutard-là que nous la devons.

SATAN.

J'ai tenu ma promesse, adieu!...

DIGUEDOU.

Tu t'en vas?... et le partage...

SATAN.

Merci, je ne veux rien.

DIGUEDOU.

Tu ne veux rien ? C'était donc une vengeance ?

SATAN.

Oui ! et, tenez, voilà le premier passeport que vous aviez fait à cet homme.

DIGUEDOU.

Bah ! Ah ! ça, vous êtes donc le diable ?

SATAN.

Peut-être !

COLASSE, rassemblant tous ses amis.

Deux mots, vous autres. (Tous les hommes entourent Colasse.) J'en reviens à ma première idée ; c'est pas sans dessein que c'gaillard-là s'est introduit parmi nous ; maintenant qu'il a des preuves, il veut nous glisser dans la main ; mais, si vous m'en croyez, nous exigeons des garanties de son silence.

DIGUEDOU.

Au fait, Colasse a raison ; il faut savoir à qui nous avons affaire.

TOUS.

Oui, oui !

DIGUEDOU, se retournant.

Allons, parle, moutard... (Cherchant.) Eh bien ! où donc est-il ?

(Pendant que tous les hommes du caveau parlaient sur l'avant scène, on a vu Satan rouvrir la petite porte et sortir par la gauche.)

COLASSE.

Comment ! disparu ?

DIGUEDOU.

Est-ce que décidément ce serait le diable ?

COLASSE, montrant la porte dérobée.

Où plutôt, est-ce que ?...

DIGUEDOU.

Qu't'es bête ; ne sais-tu pas que ce passage est condamné ?

COLASSE.

Il sera remonté par l'estaminet.

DIGUEDOU.

Faut voir ça.

COLASSE.

Et surtout qu'on ne le laisse pas partir.

CHŒUR.

AIR : de A. Doche.

Suivons sa trace,
Et pas de grâce ;
Nous punissons
Les trahisons,
Oui, de ce traltre
Il faut connaître,
Il faut savoir
Quel est l'espoir.
Amis, de la prudence,
Remontons en silence ;
Il faut ici
Veiller sur lui.

(Sortie générale par la droite.)

SCÈNE VI.

FERNAND, HECTOR.

(Ils arrivent par la porte du fond.)

HECTOR.

Fernand, perds-tu l'esprit ?

FERNAND.

Suis-moi, te dis-je !

HECTOR.

Te suivre dans cet affreux bouge...

FERNAND.

Tu as peur ?

HECTOR.

Peur, moi ?... allons donc ! Cependant cet escalier, ces portes béantes, cette lampe à demi éteinte.

FERNAND.

Eh ! qu'importe ! Il est ici, te dis-je.

HECTOR.

Mais qui te fait penser cela ?

FERNAND.

Au moment de la fuite de Gustave, lorsque déjà deux des prédictions de Satan venaient de s'accomplir, je me suis élancé sur ses pas, j'ai voulu pénétrer le secret de ses révélations singulières ; alors souriant, mais d'un sourire étrange : « Tu as douté de mon pouvoir, me dit-il, les événements te convaincront. Gustave est encore à Paris, mais il t'échappera, et cependant je vais t'ap- » prendre où tu pourrais le rencontrer à cette » heure... » C'est alors qu'il m'a parlé de cet estaminet, de cette cave... Puis, souriant encore d'une manière plus ironique... « Tu as un ami qui » te parle sans cesse de son courage... Il y aura des » dangers à braver dans le caveau du Palais-Royal, » je te conseille de te faire accompagner par lui... » C'est alors que, te rencontrant au milieu du bal, je t'entraînai pour te conduire ici.

HECTOR.

Tu vois qu'il n'y a personne ; on s'est joué de toi... Viens, sortons !

FERNAND.

Non, ces lumières... (Indiquant la porte de droite.) cette porte fermée... Ah ! quand je devrais...

HECTOR.

Fernand, que veux-tu faire ?

FERNAND.

Briser cette porte si elle ne s'ouvre pas.

HECTOR.

Mais tu veux donc nous faire assassiner ?

FERNAND.

Hector, tu as peur !

HECTOR.

Peur, moi.. Hector avoir... Eh bien ! oui, j'ai peur, mais pas comme tu l'entends... j'ai peur pour toi... j'ai peur que le nombre... Enfin, c'est de la peur, si tu veux, mais il y a des momens...

FERNAND.

Il y a des moments où la vengeance ferait affronter mille morts, et je le jure, Gustave serait-il entouré de bandits, il me rendra ma fortune où je l'étranglerai de ma main.

HECTOR.

Il vaudrait mieux aller chercher la garde.

FERNAND.

Pour lui laisser le temps de fuir; non, non. (Il frappe à coups redoublés à la porte de droite.)

HECTOR.

Malheureux! que fais-tu?

(On entend plusieurs voix à droite.)

FERNAND.

Où vient!

HECTOR.

Où vient... fuyons!

FERNAND.

Lâche!

HECTOR.

Fernand!

FERNAND, criant à la porte du fond.

Ouvrez! ou je brise cette porte.

HECTOR, à part.

Et je me ferais tuer pour un homme ruiné... ma foi non... On vient, sauve qui peut!

(Il remonte l'escalier du fond.)

FERNAND.

Hector! il me quitte le misérable! il m'abandonne!

SCÈNE VII.

FERNAND, DIGUEDOU, COLASSE, LA PLURE, arrivant de divers côtés.

TOUS, à Fernand.

Que voulez-vous? que cherchez-vous?

FERNAND.

Un infâme qui tout à l'heure était ici!

TOUS.

Il n'y est plus.

FERNAND.

C'était le banquier Gustave d'Estigny.

TOUS.

Et puis après?

FERNAND.

Misérables! vous répondrez de sa fuite devant la justice.

DIGUEDOU.

Ah! monsieur fait le méchant...

COLASSE.

Monsieur parle de justice...

(Retroussant ses manches.)

FERNAND.

Oh! je saurai bien, malgré vos menaces...

DIGUEDOU, fermant la porte du fond.

Minute! on ne passe pas.

FERNAND.

Vous oseriez?...

DIGUEDOU.

Tout, pour assurer ton silence.

FERNAND.

Et seul contre ces misérables!...

DIGUEDOU.

Amis, fermons ces portes.

(A ce moment, tous les hommes remontent vers le fond.)

FERNAND.

Comment leur échapper? par où fuir?

SATAN, paraissant à la petite porte de gauche.

Par ici!

FERNAND.

Que vois-je?

SATAN.

Satan qui tient sa promesse... Viens, suis-moi...

COLASSE, qui vient de se retourner.

Trahison!... A moi, les amis!

SATAN, fermant la porte sur Fernand et sur lui.

Trop tard!

TOUS.

Malédiction!

CHEUR.

AIR nouveau de Doche.

Rage et vengeance!
Ils échappent tous deux.

De la prudence,
On descend en ces lieux;

Oui, silence, amis,
No us sommes pris.

(Vers la fin du chœur, des soldats enfoncent les portes.

— Tableau.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

TROISIEME ACTE.

Le théâtre représente un jardin. — Au lever du rideau, cinq dames sont assises en cercle, vers la droite de l'acteur. — A gauche est un guéridon, sur lequel est placée de la musique.

SCÈNE I.

M^{mes} DE SAVIGNY, DE SENNEVILLE, DE NANTELLE, DE CÉRICOURT et DE LUCEVAL.

M^{me} DE NANTELLE.

Eh quoi! mesdames, vous inviter par circulaires, cela me paraît d'un sans-çaçon...

M^{me} DE SENNEVILLE.

Quelle est donc cette M^{me} de Verdière?...

M^{me} DE CÉRICOURT.

Et où sommes-nous ici?...

M^{me} DE SAVIGNY.

Ces appartemens que nous avons traversés, ce luxe, ce faste étourdissant...

M^{me} DE CÉRICOURT.

Il y a du merveilleux, du fantastique dans cette aventure.

M^{me} DE NANTELLE.

Je relis mon billet d'invitation, voyez s'il ressemble aux vôtres. (Toutes les dames tirent un billet d'invitation. — M^{me} de Nantelle lit.) « Madame, vous êtes priée d'assister à la loterie qui sera tirée, le treize du courant, au profit des victimes du nouveau tremblement de terre de la Jamaïque.

M^{me} DE SENNEVILLE, continuant.

» Vous signaler des infortunes à secourir,

M^{me} DE SAVIGNY, de même.

» De grands désastres à réparer,

M^{me} DE LUCEVAL, de même.

» C'est vous procurer une bien douce satisfaction, je le sais,

M^{me} DE NANTELLE, achevant.

» Et c'est pourquoi je n'ai pas craint de faire appel à votre humanité...

» *Signé, LÉONTINE DE VERDIÈRE.* »

TOUTES.

Léontine de Verdière!

M^{me} DE CÉRICOURT.

Ce nom nous est inconnu.

M^{me} DE LUCEVAL.

Si nous étions tombées chez une intrigante?

M^{me} DE SAVIGNY.

A ce soupçon, je reconnais madame de Luceval, ou n'est pas impunément la femme d'un procureur du roi.

M^{me} DE LUCEVAL.

Que voulez-vous? mon mari voit des coupables partout.

M^{me} DE NANTELLE.

En vérité?

M^{me} DE LUCEVAL.

Il en découvrirait à cent lieues. Il est connu pour la sûreté de son coup d'œil.

M^{me} DE SENNEVILLE.

On disait pourtant que son substitut...

M^{me} DE NANTELLE.

Ah! du moment que c'est son substitut...

M^{me} DE CÉRICOURT.

Et ce billet de loterie qui accompagnait cet envoi... cinquante francs par numéro... Certes, mon mari est agent de change, mais jamais il ne demanderait de l'argent...

M^{me} DE NANTELLE.

Pour les autres... cela se conçoit, les agens de change ne sont pas des philanthropes.

M^{me} DE SENNEVILLE.

Je brûle de connaître le mot de cette énigme.

M^{me} DE SAVIGNY.

Ah! si M. de Savigny, dont on vante à juste titre le talent diplomatique, était ici... je suis bien certaine qu'il deviendrait

M^{me} DE NANTELLE.

Un diplomate qui devine, c'est rare...

M^{me} DE SAVIGNY.

Rien ne lui échappe, il sait tout...

M^{me} DE CÉRICOURT, se penchant, à M^{me} de Nantelle.

Il sait tout... mais alors...

M^{me} DE NANTELLE, souriant.

C'est un homme d'esprit...

M^{me} DE SENNEVILLE.

C'est comme M. de Senneville... s'il était ici, vous comprenez... un conseiller d'état en service ordinaire, il pourrait nous donner son avis, lui qui donne des conseils à l'état...

M^{me} DE NANTELLE.

AIR : de l'Artiste.

L'expression est bonne...

Mais le fin courtisan

Reçoit, pour ce qu'il donne,

Vingt mille francs par an;

Des conseils, je l'espère,
Sont bons, mais conveys
Qu'à ce prix-là, ma chère,
Ils ne sont pas donnés.

M^{ME} DE SENNEVILLE.

Vous plaisantez toujours.

M^{ME} DE LUCEVAL, se levant ainsi que les autres.

Mais enfin, comme dirait mon mari, nous perdons de vue le point de fait... Cette dame, qui nous convoque et qui ne se trouve pas là pour nous recevoir, qui peut-elle être ?...

M^{ME} DE NANTELLE.

Moi, j'ai idée que tout ceci n'est qu'une épreuve tentée par quelques unes de nos bonnes amies, et que nous reconnaitrons tout à l'heure dans la mystérieuse inconnue, Amélie, Sophie ou Ernestine.

M^{ME} DE LUCEVAL.

Alors, attendons...

TOUTES.

Oui, attendons...

SCÈNE II.

LES MÈMES, L'INCONNUE.

L'INCONNUE, qui est entrée sur les derniers mots.
Je serais désolée, mesdames, de vous faire attendre plus long-temps.

M^{ME} DE NANTELLE.

Vous seriez ?...

L'INCONNUE.

M^{ME} de Verdière, oui, mesdames, qui vient d'abord vous demander grâce pour la hardiesse de sa démarche, et vous remercier ensuite de l'empressement flatteur que vous avez mis à répondre à son appel...

M^{ME} DE CÉRICOURT.

Comment donc! mais nos malheureux frères de la Jamaïque ne pouvaient choisir un plus éloquent interprète...

M^{ME} DE SENNEVILLE.

Un défenseur plus persuasif!

M^{ME} DE SAVIGNY.

Un aumônier plus attrayant!

M^{ME} DE LUCEVAL.

Et d'ailleurs, aujourd'hui la bienfaisance n'est-elle pas de mode ?... tout le monde en fait...

M^{ME} DE NANTELLE, à part.

Oui, et tout le monde s'en vante.

L'INCONNUE.

Ah! je sais que de nos jours les sources de la bienfaisance sont intarissables. Mais pour les jolies femmes, il y a tant d'occasions de dépenses, leur vie est une perpétuelle aumône... à l'amant malheureux qui mendie un sourire, un regard... la

charité! au poète qui, en échange de nébuleuses rêveries, sollicite un bravo... la charité! à l'auteur, à l'acteur, à l'orateur... la charité! toujours la charité!...

AIR : d'Yelva.

Aussi quand vient une infortune obscure,
Solliciter les secours qu'on lui doit,
Contre sa plainte on s'irrite, on murmure,
La main se ferme et le cœur reste froid.
Moi, je voudrais qu'on fût moins charitable
Dans les journaux où l'on se fait prôner,
Pour qu'à l'aspect d'un malheur véritable
On eût encor quelque chose à donner.
Oui, je voudrais qu'au malheur véritable
On eût encor, etc.

M^{ME} DE NANTELLE.

Mais il me semble, madame...

L'INCONNUE.

Oui, sans doute... votre présence ici me prouve qu'il est encore de précieuses exceptions!

M^{ME} DE NANTELLE.

Serait-il indiscret, madame, de vous demander qui a pu déterminer l'honorable préférence dont nous sommes l'objet?...

L'INCONNUE.

Qui? une puissance bien indiscrète... la presse...

M^{ME} DE CÉRICOURT.

Comment! on aurait osé imprimer?...

L'INCONNUE.

Que la jolie M^{ME} de Céricourt quêtait dimanche... que la belle M^{ME} de Nantelle quêtait samedi... que les trois dames patronesses les plus attrayantes, les plus miséricordieuses sont M^{ME}s de Senneville, de Savigny, de Luceval... Oui, mesdames... Après cela, étonnez-vous donc des importunités, des demandes sans nombre!... Grâce aux réclames des journaux, vous êtes condamnées à la bienfaisance à perpétuité...

M^{ME} DE CÉRICOURT.

Aussi, pourquoi donnent-ils nos noms ?

L'INCONNUE.

Vos noms ?... mais ils ne se bornent pas là... ils décrivent encore les toilettes... les parures les plus nouvelles de nos jolies quêtuses... On va aujourd'hui à l'église, et l'on est demain dans le Journal des modes.

TOUTES.

On n'a pas plus d'esprit.

L'INCONNUE.

Ma réunion n'aura peut-être pas tout le charme que vous étiez en droit d'en attendre... Que voulez-vous? je suis bizarre, capricieuse, et le caprice a été chez moi aujourd'hui jusqu'à vous priver de la présence de vos cavaliers habituels; je n'ai pas voulu associer un seul homme à notre bonne œuvre... Nous passerons donc cette matinée entre femmes, en petit comité; et, pour ne pas vous faire trop regretter le sacrifice de vos instans,

vous le voyez, j'ai disposé dans ce jardin tout ce qui peut distraire : de la musique, dans ce pavillon, un piano, des crayons, un chevalet, des métiers; enfin, j'ai voulu que la charité ne fût pas pour vous une pénitence.

M^{me} DE NANTELLE.

On n'est pas plus prévenante.

M^{me} DE CÉRICOURT.

Plus aimable.

L'INCONNUE.

Ainsi donc, liberté tout entière. Chacune de vous est ici chez elle.

M^{me} DE NANTELLE.

C'est à vous de nous donner le signal des plaisirs... et si nous osions vous prier...

L'INCONNUE.

J'attends vos ordres...

M^{me} DE NANTELLE.

Eh bien !... cette musique...

L'INCONNUE.

J'ai trop peu de mérite pour me faire prier. (Elle va au guéridon et prend le cahier de musique.)

Ah ! mon Dieu ! étourdie que je suis.

TOUTES.

Quoi donc ?...

L'INCONNUE.

Je me suis trompée d'album; celui-là ne renferme que des chants à deux voix. (Feuilletant.) *Les Souvenirs de Faust*, la *Part du Diable*, *Ange et Démon*, *Satan*.

M^{me} DE CÉRICOURT.

Ah ! c'est bien grave, et sans une voix d'homme...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte Fernand de Mauléon !

L'INCONNUE, à part.

Enfin !...

M^{me} DE NANTELLE.

Qu'entends-je ?...

L'INCONNUE.

Un homme ici !...

M^{me} DE LUCEVAL.

Un chanteur, peut-être ?

M^{me} DE SENNEVILLE.

Il arriverait à propos.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERNAND, en entrant.

M^{me} de Verdière ?...

L'INCONNUE.

C'est moi, Monsieur...

FERNAND.

Vous ?... (A part.) On ne m'a pas trompé... (Apercevant les dames.) Pardon ! vous étiez en com-

pagnie, je dérange... Que vois-je ?... M^{me} de Nantelle...

M^{me} DE NANTELLE.

Qui vous y prend, monsieur le comte...

FERNAND.

Vous connaissez madame de Verdière ?...

L'INCONNUE.

D'aujourd'hui seulement...

FERNAND.

D'aujourd'hui ?...

L'INCONNUE.

Vous désirez me parler, monsieur le comte ?...

FERNAND.

Oui, madame, vous parler... à vous seule...

L'INCONNUE.

Vous arrivez bien mal, ou plutôt... Mais, en vérité, je suis folle, et ma demande serait d'une indiscretion...

FERNAND.

Votre demande ?...

M^{me} DE NANTELLE.

Je vous devine... et vous signale M. Fernand comme un amateur très distingué...

TOUTES.

En vérité ?...

FERNAND.

Que signifie ?...

M^{me} DE NANTELLE.

Cela signifie, mon cher comte, qu'avant de vous accorder la faveur que vous sollicitez, nous exigeons une complaisance de votre part.

FERNAND.

Parlez, je suis prêt...

L'INCONNUE.

En ce cas, prenez cet album.

FERNAND.

Cet album !

L'INCONNUE.

Voilà votre partie, monsieur.

FERNAND.

Que vois-je ? *Satan* !

L'INCONNUE.

Un charmant duo que nous chanterons à merveille, j'en suis sûre, si vous entrez bien dans la situation.

FERNAND.

Mais je ne sais si je dois accepter...

L'INCONNUE.

Aimeriez-vous mieux les *Souvenirs de Faust* ?

TOUTES LES DAMES.

Non, non, le duo de *Satan*...

L'INCONNUE.

Vous entendez ?

FERNAND.

Et j'obéis ! (Bas.) Mais après, madame, vous m'écoutez...

L'INCONNUE, bas.

Je vous le promets !

DUO de A. Doche.

FERNAND.

Toi dont la voix inspire
L'amour, l'effroi...
Quel est donc ton empire
Sur moi ?

L'INCONNUE.

J'ai, pour charmer ta vie,
Tous les trésors,
Tous les biens qu'on envie.

FERNAND.

Mais ces biens, sont-ils sans remords ?

L'INCONNUE.

Faible mortel en vain tu lutteras,
Tu m'appartiendras.

FERNAND.

Faible mortel en vain je lutterai,
Je t'appartiendrai.

L'INCONNUE.

Viens près de cette femme
Comme un sultan.

FERNAND.

Tu veux perdre mon âme,
Va-t'en !

L'INCONNUE.

Ses yeux charmans t'appellent,
Les rubis étincellent
Sur son front si joli.
Que d'attraits ! quelle grâce !
Sa douce voix efface

Le chant si doux du bengali.

FERNAND.

Va-t'en !

L'INCONNUE.

Vois ! elle est belle !
Opulence et bonheur,
J'ai tout placé près d'elle.

FERNAND.

Ah ! ma raison chancelle,
Fuis, démon suborneur !

L'INCONNUE.

Contre Satan en vain tu lutteras,
Tu m'appartiendras.

FERNAND.

Contre Satan en vain je lutterai,
Je t'appartiendrai.

TOUTES LES DAMES.

Bravo ! bravo ! c'est charmant, c'est délicieux !

L'INCONNUE.

Et monsieur se laisse damner avec une soumission qui ferait regretter de ne pas être le diable... Maintenant, mesdames, comme en toute chose il faut de la probité, je dois accorder à monsieur le comte l'entretien que nous lui avons fait acheter. Si, avant l'heure de la loterie, vous voulez bien visiter mes serres ou profiter des divers objets que j'ai disposés dans ce pavillon, je vous le répète, vous êtes ici chez vous.

ENSEMBLE.

AIR de A. Doche.

L'INCONNUE.

Ici près je vous exile,
Mais, pour charmer vos loisirs,
J'ai tâché que cet asile
Renfermât quelques plaisirs.

LES AUTRES FEMMES.

Ici près on nous exile,
Mais pour charmer nos loisirs,
Elle veut que cet asile
Nous offre quelques plaisirs.

(Toutes les dames sortent; M^{me} de Nantelle, dans le milieu, semble témoigner de la surprise de la visite de Fernand.)

SCÈNE IV.

FERNAND, L'INCONNUE.

L'INCONNUE.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

FERNAND.

Et moi, madame, je crois rêver. Avant-hier, au bal, entourée d'adorateurs... hier, dans un lieu infame, m'arrachant à des faussaires... aujourd'hui, dame de charité, et toujours ce regard qui me pénètre, qui me glace. (L'inconnue se met à rire.) Toujours ce rire précurseur d'un nouveau danger. Ce rire infernal qui me ferait douter de ma raison, qui me ferait croire au diable...

L'INCONNUE.

Le compliment est flatteur.

FERNAND.

Oh ! ne cherchez plus à me tromper. C'est bien vous qui m'êtes apparue sous le nom de Satan, c'est bien vous qui m'avez prédit ma ruine ; homme, femme, ou démon, depuis que votre influence s'est étendue sur moi, le sort n'a cessé de me poursuivre. Que le hasard ou l'enfer vous ait servi... vos affreuses prédictions se sont toutes réalisées.

L'INCONNUE.

Toutes?... Pas encore.

FERNAND.

Oh ! vous avez frappé trop juste, et maintenant j'ai peur... Hier, je me serais tué, si votre souvenir, en me rattachant à la vie, ne m'eût rappelé la vengeance.

L'INCONNUE.

Continuez, monsieur, je vous admire.

FERNAND.

Un de vos adorateurs, Jules de Varinville, le dernier ami qui me soit resté... (L'inconnue se met à rire.) jusqu'à ce jour du moins, Jules de Varinville, que vous avez reçu chez vous, qui ne vous a pas quittée depuis le bal de Gustave, m'a dit ce matin votre nom. C'est lui qui m'a désigné votre hôtel où vous l'avez reçu, qui m'a parlé de vous comme d'une enchantresse; enfin, c'est à lui que je dois de pouvoir me trouver en votre présence.

L'INCONNUE.

Et c'est par mon ordre qu'il vous a conduit ici.

FERNAND.

Vous me direz donc les motifs d'une haine inexplicable.

L'INCONNUE.

Moi, vous haïr ! moi qui ne cherche qu'à vous rendre moins amer le regret de quitter une vie à laquelle la fortune, l'amitié, l'amour semblaient vous attacher si étroitement, moi qui ne veux que vous amener à m'appartenir, sans regret, sans arrière-pensée...

FERNAND.

Encore ?

L'INCONNUE.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Je n'ai pas de coquetterie,
Et pourtant, regardez-moi bien,
Plus d'une fois la flatterie,
Vanta mes traits, ma grâce, mon maintien.
Si je gardais, répondez-moi sans feindre,
La forme que j'ai maintenant,
Croyez-vous qu'en m'appartenant,
Un homme serait bien à plaindre ?

FERNAND.

Et voilà ce qui fait mon désespoir... Je cherchais un ennemi, je cherchais une vengeance et c'est une femme que je rencontre ; je voulais haïr, et tant de grâce, tant d'esprit...

L'INCONNUE.

Ah ! mon Dieu ! le diable se ferait-il aimer ?

FERNAND.

Le diable ! Ah ! non, je ne saurais voir dans cette main si blanche...

L'INCONNUE.

Une trop vilaine griffe, n'est-ce pas ?

FERNAND.

Dans ces yeux si expressifs...

L'INCONNUE.

Un regard bien infernal.

FERNAND.

Dans cette voix si tendre...

L'INCONNUE.

Un organe bien satanique.

FERNAND.

Arrière démon tentateur !

L'INCONNUE.

Ah ! tu me rends justice.

FERNAND.

Oui, je deviens fou, je deviens insensé : tu m'as fait douter des autres, à présent, je doute de moi-même.

L'INCONNUE.

Et c'est où je voulais t'amener pour la dernière épreuve.

FERNAND.

La dernière épreuve ?

L'INCONNUE.

Tiens, prends ces deux billets... tout le monde ici te croit encore riche et puissant. M^{me} de Nantelle a toujours pour toi l'amour le plus tendre, et Jules de Varinville est encore ton ami... Tu vois bien que je n'ai pas tenu toutes mes promesses et que je serais un pauvre diable si je n'accomplissais que la moitié de mes prédictions.

FERNAND.

Eh quoi ! tu veux encore ?...

L'INCONNUE.

Silence !... ou vient. Prends ces billets, te dis-je... et laisse-moi faire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M^{mes} DE NANTELLE, DE CÉRICOURT, DE SENNEVILLE, DE SAVIGNY, DE LUCEVAL et PLUSIEURS AUTRES DAMES.

ENSEMBLE.

AIR : de la Sirène.

Rien de plus charmant,
De plus ravissant
Que l'aspect divin
De votre jardin.

L'INCONNUE.

Ces fleurs de diverses contrées,
Qui par vous furent admirées,
En vous voyant, je le parie,
Ont dû sécher de jalousie.

REPRISE.

Rien, etc.

M^{me} DE NANTELLE, regardant Fernand.
Comme il est pâle et quelle agitation...

L'INCONNUE.

Vous me pardonnerez, mesdames, si j'ai cru pouvoir enfreindre en faveur de M. Fernand la loi que je m'étais imposée de ne recevoir aucun homme,

mais deux billets me restaient encore, je viens de lui en faire don, et le hasard qui l'a conduit ici va nous permettre de procéder tout de suite au tirage de notre loterie. Mesdames, veuillez prendre place.

CHOEUR.

Chœur de la Sirène.

A la loterie
Où l'on nous convie,
C'est le sort qui choisira
Et décidera
Qui l'emportera.
Quand femme jolie
Tient la loterie,
Le hasard doit être à son tour
L'esclave de l'amour.

(Pendant le chœur, les domestiques apportent une table sur laquelle sont placés tous les lots de la loterie dans un coffre. — Les dames sont rangées en cercle de chaque côté du théâtre. — Tout le mouvement s'opère pendant le chœur*.)

L'INCONNUE.

Vous êtes prêtes, mesdames, et chacune de vous a son numéro?... Je commence.

TOUTES LES DAMES.

Attention !

L'INCONNUE, tirant.

Le vingt-quatre !

M^{me} DE LUCEVAL.

Le voici.

L'INCONNUE.

Un petit tableau représentant Actéon changé en cerf.

TOUTES LES DAMES.

C'est charmant !

M^{me} DE LUCEVAL **.

C'est d'une inconvenance !

L'INCONNUE.

Le cinquante-trois !

M^{me} DE SAVIGNY.

Le voici !

L'INCONNUE.

Le nobillaire français !

TOUTES LES DAMES.

Ah ! ah ! ah ! ah !

M^{me} DE SAVIGNY.

Ne suis-je pas comtesse ?

M^{me} DE CÉRICOURT.

Mais sans doute... (Bas à sa voisine.) Sa mère était ravaudeuse...

M^{me} DE SENNEVILLE.

Voilà une loterie qui promet !

L'INCONNUE.

Le soixante-douze !

* Mesdames de Luceval, de Nantelle, Fernand, l'Inconnue, de Savigny, de Senneville, de Céricourt.

** A ce mot, madame de Luceval se lève et passe de l'autre côté, de sorte que la droite de l'acteur n'est plus occupée que par Fernand et madame de Nantelle.

M^{me} DE SENNEVILLE, à part.

Je ne sais pas si je dois dire que je l'ai.

L'INCONNUE, appelant de nouveau.

Le soixante-douze !

M^{me} DE SENNEVILLE, à part.

Bon ! que peut-il m'arriver ? (Haut.) Voici le soixante-douze.

L'INCONNUE.

Une série de lithographies par Gavarni.

TOUTES.

Voyons ! voyons !

M^{me} DE SAVIGNY.

Série des lorettes.

TOUTES, excepté M^{me} de Senneville.

Ah ! ah ! ah !

M^{me} DE SENNEVILLE.

Quelle horreur ! (Elle froisse les dessins.)

M^{me} DE NANTELLE, à part.

Mais c'est une véritable vipère que cette dame de charité !

L'INCONNUE.

Qu'y a-t-il douc, mesdames ?

AIR : Puisque c'est la fidélité. — (Carlin, Docma.)

Vraiment je ne vous comprends plus,

Vous semblez toutes agitées !

De ces lots qui vous sont échus

Pourquoi vous montrer irritées ?

Que chacun emporte sa part ;

Allons, résignez-vous, mesdames,

Il faut pardonner au hasard

S'il fait parfois des épigrammes.

Croyez que j'en suis désolée?... Dois-je continuer ?

LES DAMES, dont les numéros sont passés.

Maintenant, oui, sans doute !

L'INCONNUE.

J'obéis donc. Le numéro quinze.

FERNAND.

Ah ! enfin, l'un de mes numéros.

L'INCONNUE.

Un portrait !

FERNAND.

Le portrait de madame de Nantelle.

M^{me} DE NANTELLE.

Mon portrait !...

FERNAND, à M^{me} de Nantelle.

Ah ! madame, quelle ingénieuse manière de me mettre en possession d'un trésor que je n'avais pas osé vous demander.

M^{me} DE NANTELLE, à part.

Ciel ! le portrait donné à M. de Varinville !

FERNAND.

Merci ! merci ! (A l'inconnue.) A vous aussi, madame, à qui sans doute appartient l'initiative de cette délicieuse offrande.

L'INCONNUE, bas à Fernand.

Vous voyez bien que tous mes lots ne sont pas malheureux... Je continue. (Appelant.) Le douze !

FERNAND.

Le doute, ma foi, c'est jouer de bonheur, le voici !

L'INCONNUE.

Quelques lettres autographes !

M^{ME} DE NANTELLE.

Ah ! je me meurs !

FERNAND, brisant le cachet.

Quelques lettres de Voltaire ou de Rousseau... ou peut-être encore la signature de Napoléon.

TOUTES LES DAMES.

Lisez ! lisez !

M^{ME} DE NANTELLE, troublée.

De grâce, ne lisez pas !

FERNAND, qui a ouvert.

Des lettres signées de madame de Nantelle à Jules de Varinville. Malédiction !

L'INCONNUE.

Elles accompagnaient le portrait.

FERNAND.

Infamie !

(M^{ME} de Nantelle s'évanouit. — Toutes les dames sont furieuses. — L'Inconnue se met à rire.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un petit salon. — Porte au fond. — Une fenêtre à gauche de l'acteur. — Une porte avec portière à droite. — Du même côté, au premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

FERNAND, seul, à la table, écrivant.

« Homme ou femme, qui que vous soyez, vous qui vous êtes fait mon mauvais génie, recevez mes derniers adieux. Femme, je vous déteste et vous méprise... homme, si vous n'êtes point un lâche, vous vous souviendrez qu'il me reste deux heures à vivre, et que je vous attendrai pendant ces deux heures.

» FERNAND DE MAULÉON. »
(Il sonne.)

Maintenant, l'adresse.

UN VALET, se présentant.

Monsieur a sonné ?

FERNAND.

Oui ! attendez ! (Écrivant l'adresse.) A madame de Verdrière, hôtel de... n^o 30. (Le valet sort.) Me voilà donc seul, seul avec mon désespoir, avec mes déceptions, plus d'amis pour me plaindre, plus de maîtresse pour me consoler, plus de fortune pour m'étourdir, et quand je pense qu'il y a deux jours à peine tout me souriait, s'embellissait pour moi, et tout à coup un homme est venu qui m'a dit se nommer Satan... J'ai ri, j'ai ri de bon cœur, mais il ne plaisantait pas, lui ; fortune, amitié, amour, il m'a tout pris, tout enlevé, et cet être indéfinissable que ma raison se refuse à reconnaître pour le génie du mal... me force à reconnaître sa puissance par le mal qu'il me fait.

AIR : T'en souviens-tu.

Illusions qui charment tant ma vie,
Rien près de moi t'a pu vous retenir.

Vers cette erreur qu'un instant m'a ravie,
En vain, hélas ! je voudrais revenir.
Dans l'abandon où le réveil me plonge,
La vérité vient déchirer mon cœur.
Dieu bienfaisant, rendez-moi le mensonge,
Si le mensonge amène le bonheur !

SCÈNE II.

FERNAND, UN DOMESTIQUE, M^{ME} DE NANTELLE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Nantelle !

FERNAND.

Madame de Nantelle ! Ah ! je dois avoir mal entendu.

M^{ME} DE NANTELLE.

Fernand !

FERNAND.

Vous ici, madame, qu'y venez-vous faire ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Je viens me justifier !

FERNAND.

Vous justifier ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Oui, si vous voulez m'écouter sans colère, sans passion.

FERNAND.

Comment donc ! mais souvent au Palais, dans les causes criminelles, j'ai applaudi à l'éloquence de nos avocats célèbres qui déterminaient l'absolution des coupables, mais là, il y avait doute, ab-

sence de preuves matérielles, et vous prétendriez aujourd'hui aller plus loin qu'eux, faire que ce portrait ne fût pas le vôtre, que ces lettres ne fussent pas de votre main?... Ma foi, madame, je suis curieux de savoir jusqu'où peut aller l'esprit, et je vous écoute sans colère, sans passion... Veuillez vous asseoir.

M^{ME} DE NANTELLE.

Vos paroles sont bien sévères, Fernand, mais peut-être avant un quart d'heure, regretterez-vous de les avoir prononcées.

FERNAND.

Jamais!

M^{ME} DE NANTELLE.

Si, vous dis-je; et d'abord, je reconnais avec vous qu'une femme sur le point de vous épouser, et qui aurait lâchement trahi votre confiance, en donnant son cœur à un autre, mériterait tout votre mépris, toute votre aversion.

FERNAND.

Vous en convenez!

M^{ME} DE NANTELLE.

J'en conviens... Pour une telle femme, point de grâce, point de pitié, car elle se devrait tout entière à l'homme de son choix, car elle avait donné librement son amour, et, dans ce cas, toute justification lui devenait impossible.

FERNAND.

Le procureur du roi ne serait pas plus sévère.

M^{ME} DE NANTELLE.

Permettez, l'avocat aura son tour.

FERNAND.

Et que pourrait-il dire?

M^{ME} DE NANTELLE.

Ce qu'il pourrait dire, monsieur? Il pourrait dire qu'il est une existence de jeune fille qui précède l'entrée dans le monde, et qu'alors la première voix qui parle d'amour est sûre d'être entendue.

FERNAND.

Ah! madame...

M^{ME} DE NANTELLE.

Il pourrait ajouter que ces lettres imprudentes, dont on veut faire un crime à l'accusée, ont été écrites par elle dans un couvent; que ce portrait dont on se fait une arme si perfide, lui a été dérobé à la même époque.

FERNAND.

Dérobé, dites-vous?...

M^{ME} DE NANTELLE.

Et que, pour des faits semblables où l'enfantillage a eu plus de part que la raison, on ne saurait mépriser celle qu'on s'était plu à choisir, et dont le monde citait la conduite exemplaire, sans risquer de faire partager la même réprobation à ses parentes, à sa sœur, à sa mère elle-même, car presque toutes les jeunes filles ont leur ro-

man: Heureuses et fières celles qui peuvent le raconter sans rougir à leur mari, et c'est ce que j'aurais fait, monsieur, si madame de Verdière ne m'eût prévenue.

FERNAND.

Oh! non, c'est impossible!

M^{ME} DE NANTELLE.

Impossible, dites-vous? mais il est un juge plus inexorable que Dieu lui-même... ce juge, c'est le monde qui ne pardonne rien. Eh bien!

AIR: Soldat français.

Interrogez, monsieur, je le permets,
On vous dira qu'il suffirait d'apprendre
Que nos liens sont rompus à jamais
Pour qu'à mon choix plus d'un osât prétendre.
Oui, sur mes pas vous verrez un essaim
De soupirans qu'un noble nom décore,
Solicitez mon amour et ma main,
Et je pourrais donner mon cœur demain,
Si mon cœur était libre encore.

FERNAND.

Madame, cette épreuve...

M^{ME} DE NANTELLE, se levant.

Serait victorieuse, mais je ne puis la tenter.
Maintenant, monsieur, souffrez que je me retire,
mais laissez-moi penser que désormais vous me jugerez avec plus d'indulgence.

FERNAND.

De grâce, restez, je vous en conjure; je vous crois, j'ai besoin de vous croire... Le mensonge n'a pas cette assurance, cette noble franchise. Pardon, mille fois pardon de vous avoir offensée. Le malheur rend injuste et cruel. (Rappelant ses idées.) Oh! mon Dieu!

M^{ME} DE NANTELLE.

Qu'avez-vous?

FERNAND.

Ah! pourquoi vous ai-je revue? pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mon erreur? Je pouvais mourir sans regrets, plus rien ne m'attachait à la vie, et maintenant...

M^{ME} DE NANTELLE.

Mourir, dites-vous?... Fernand que signifie?...

FERNAND.

Notre mariage est désormais impossible.

M^{ME} DE NANTELLE.

Impossible!...

FERNAND.

Je suis ruiné, ruiné sans espoir...

M^{ME} DE NANTELLE.

Je sais tout.

FERNAND.

Vous savez?...

M^{ME} DE NANTELLE.

Tout, vous dis-je.

FERNAND.

Et vous êtes ici!...

M^{me} DE NANTELLE.

La fortune était partie ♀ moi je suis revenue...

FERNAND.

Ah ! tant de générosité, tant d'abnégation... Mais c'est de bonheur, c'est d'amour que je vais devenir fou maintenant.

M^{me} DE NANTELLE.

Je ne vous en laisserai pas le temps, car les actes étaient prêts ; c'est aujourd'hui que notre contrat devait être signé, c'est aujourd'hui même que le monde me saluera du titre de comtesse de Mauléon.

FERNAND.

Non, je ne puis accepter ce généreux dévouement ; et, d'ailleurs, il est trop tard, j'ai fait prévenir le notaire que tout était rompu.

M^{me} DE NANTELLE.

Encore une folie !

FERNAND.

Mais réfléchissez...

M^{me} DE NANTELLE.

Dans un quart d'heure le mal sera réparé.

FERNAND.

Madame !...

M^{me} DE NANTELLE.

Tenez-vous prêt, dans un quart d'heure je viendrai vous prendre...

FERNAND.

Ah ! vous êtes adorable.

M^{me} DE NANTELLE.

Et tout à l'heure j'étais haïssable... Fernand, vous changez d'opinion avec une facilité... Ah ! vous auriez fait un chemin rapide si vous vous étiez jeté dans la politique...

FERNAND.

A bientôt !

SCÈNE III.

FERNAND, seul.

Ainsi je devais être combattu par tous les sentimens les plus opposés, les plus contraires... le bonheur devait succéder au désespoir, l'amour à la haine, un ange au diable... Ah ! monsieur Satan, vous voilà donc enfin bien et dument convaincu de mensonge... On ne m'aimait pas, disiez-vous, ma future n'était qu'une coquette, qu'une perfide... Coquette, une femme qui refuse pour moi les plus brillans partis... Perfide, un ange qui partage sa fortune avec un homme ruiné ; mais qu'il vienne, qu'il vienne donc à présent, cet ennemi de mou repos, qu'il vienne et que je me venge, non par la colère, non par un duel, mais par le sarcasme, par le mépris.

SCÈNE IV.

FERNAND, SATAN, en uniforme d'officier et tenant une boîte à pistolets.

SATAN, qui est entré sur les derniers mois.

Par le mépris... par le sarcasme !... j'apportais d'autres armes.

FERNAND.

Une boîte à pistolets.

SATAN, déposant la boîte sur la table.

C'était pour t'obéir... Je répondais à ton cartel ; mais si tu préfères le sarcasme et le mépris, je suis de force encore à ce nouveau genre de combat. Sur quelque terrain que tu m'attaques, je suis prêt à me défendre.

FERNAND.

Femme, je crois à ton esprit ; homme, je veux croire à ton courage ; mais je te prévient que je n'ai plus la moindre confiance dans les prédictions de Satan.

SATAN.

Ne se sont-elles pas toutes réalisées ?... Ta fortune ?...

FERNAND.

Il n'est pas bien difficile de prédire qu'un banquier fera faillite... il ne faut pour cela qu'être dans sa confiance.

SATAN.

Tes amis ?...

FERNAND.

Des amis ingrats, c'est trop facile à prévoir.

SATAN.

Ta maîtresse infidèle ?...

FERNAND, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SATAN.

Tu ris ?...

FERNAND.

Eh quoi ! tu es Satan, et tu ne sais pas que M^{me} de Nantelle est à présent pour moi la meilleure, la plus vertueuse des femmes ?

SATAN.

Madame de Nantelle !

FERNAND.

Tu l'ignorais ?... Ah ! la police infernale est donc bien mal faite.

SATAN.

Allons, je suis arrivé trop tard.

FERNAND.

En effet !

SATAN.

Mais encore à temps, je l'espère.

FERNAND.

Assez à temps pour assister à notre mariage auquel je t'invite !

SATAN.

Merci ! tu railles à merveille ; à mon tour, maintenant. (Lui montrant un journal qu'il prend dans la boîte.) Lis !

FERNAND.

Qu'est-ce que cela ? encore un nouveau pacte ?

SATAN.

Non ! c'est le secret de l'amour que te porte M^{me} de Nantelle.

FERNAND.

Le secret de son amour !

SATAN.

Lis !

FERNAND.

Eh ! que veux-tu que je lise ?

SATAN.

Tiens, là !

FERNAND, lisant.

« Arrestation de Gustave d'Estigny. » Gustave arrêté !

SATAN.

Lis toujours.

FERNAND, lisant.

« Le banquier d'Estigny, qui était parti avec toute la fortune du comte Fernand de Mauléon, a été arrêté avec des capitaux immenses, au moment où il se disposait à franchir la frontière de Belgique... »

SATAN, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FERNAND.

Oh ! non, quand je me rappelle... tant de dévouement, d'amour... (Avec force.) Madame de Nantelle ignorait encore cette nouvelle quand elle est venue ici.

SATAN.

Aveugle ! (On entend le bruit d'une voiture.) Mais une voiture vient de s'arrêter à la porte de l'hôtel. (Regardant par la croisée.) Une dame en descend ; c'est elle !

FERNAND.

Oui, c'est elle, et je vais...

SATAN.

Trahir le secret que je t'ai révélé... te mettre à la merci de cette femme ; lui livrer ta fortune ; te faire en un mot le jouet d'une coquette, la dupe de ses intrigues.

FERNAND.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

SATAN.

Ce que tu demandes à Dieu, c'est le diable qui va te l'apprendre. Entre là...

FERNAND.

Dans ce cabinet ?

SATAN.

Dans un quart d'heure, tu auras lu dans son âme.

FERNAND.

Eh quoi ! tu veux encore ?...

SATAN.

On vient, c'est elle ; dépêche-toi !

FERNAND, entrant dans le cabinet à droite.

J'obéis ; mais malheur à qui m'aura trompé !

SATAN, voyant entrer M^{me} de Nantelle.

Il était temps.

SCÈNE V.

M^{me} DE NANTELLE, SATAN.

M^{me} DE NANTELLE.

Pardon, monsieur, je croyais trouver ici monsieur Fernand...

SATAN.

Forcé de sortir, il m'a chargé de l'excuser près de vous.

M^{me} DE NANTELLE.

De sortir !... mais il devait m'attendre.

SATAN.

Vous connaissez sa position cruelle : obligé de rétablir son crédit, de faire parler les journaux, de faire croire à l'arrestation de Gustave d'Estigny...

M^{me} DE NANTELLE.

Eh quoi ! monsieur, cette nouvelle annoncée ce matin ?...

SATAN.

Vous aviez lu ?

M^{me} DE NANTELLE.

Oui, monsieur.

FERNAND, à part, derrière la portière.

Qu'entends-je ?

SATAN.

C'est Fernand, qui, pour inspirer plus de confiance au fugitif, pour rassurer une foule d'intérêts et gagner du temps... mais, une lettre qu'il vient de recevoir...

M^{me} DE NANTELLE.

Une lettre ?...

SATAN.

Gustave a passé la frontière... Fernand est à jamais ruiné.

M^{me} DE NANTELLE.

Se peut-il ?

SATAN.

Mais, que dis-je ? et que me ferait à sa place la fortune qu'il perd, lui qui va posséder un trésor, car il m'a tout dit, madame ; et votre généreux dévouement...

M^{me} DE NANTELLE.

Oui, sans doute, l'humanité me faisait un devoir... je me serais consolée de n'être pas riche... mais Fernand, habitué au luxe, à la dépense,

retrouvera-t-il, dans la nouvelle position que je puis lui offrir, tout ce bonheur inséparable de la fortune ?

SATAN.

Et vous-même, madame, n'aurez-vous pas à souffrir de l'étendue de votre sacrifice ? Sans doute, vous serez toujours charmante, toujours belle ; mais obligée de renoncer au monde, à ses fêtes, à ses triomphes, petit à petit le cercle de vos adorateurs diminuera, le sceptre de la mode tombera aux mains d'une autre femme.

AIR du Curé de Champaubert.

Moins que vous aimable et jolie,
Sans rival elle régnera ;
Ce qu'on ne voit plus, on l'oublie ;
Votre image s'effacera !
Vous saurez combien on regrette
Ce pouvoir sans cesse attaqué.
Le moindre roi, dans sa retraite,
Se repent d'avoir abdiqué.

M^{me} DE NANTELLE.

Vous me faites peur !

SATAN.

Mais vous, madame, vous êtes faite pour régner toujours ! Les plaisirs, les hommages, doivent sans cesse vous entourer... et si j'osais vous nommer un homme qui vous aime, qui pour vous, madame, donnerait sa vie...

M^{me} DE NANTELLE.

Monsieur !...

SATAN.

Mon langage vous étonne, il vous indigne... Je vous ai dit que j'étais l'ami de Fernand, et, pour vous, je trahis cette amitié qu'un sentiment plus fort, plus impérieux...

M^{me} DE NANTELLE.

Assez, monsieur, je ne saurais entendre...

SATAN.

Laissez-moi vous dire qu'au bal, aux spectacles, en tous lieux, invisible pour vous seule, un homme s'attachait à vos pas, non comme ces fats qui semblent dire : Regardez-moi... je suis ici pour vous : mais comme ces fidèles qui prient en silence, croient que la divinité doit les entendre partout et leur tenir compte d'un culte respectueux...

M^{me} DE NANTELLE, à part.

En effet, les traits de ce jeune homme ne me sont pas inconnus.

SATAN.

Né sous le ciel brûlant des colonies, possesseur de biens immenses, c'est à vos pieds qu'il eût voulu déposer, non pas ce qu'ici vous nommez une fortune, vos grandes fortunes de France font rire de pitié ces enfans du Nouveau-Monde, dont les premiers jouets brillent de plus de pierreries que

n'en portent vos princesses quand elles ont vidé leurs écrins.

M^{me} DE NANTELLE.

Et le nom de ce mystérieux adorateur ?

FERNAND, à part.

O ciel !

SATAN.

Oh ! ne me demandez pas son nom ; sa sœur eut envers vous des torts trop grands pour qu'il puisse espérer de vous fléchir jamais.

M^{me} DE NANTELLE.

Sa sœur, dites-vous, eut des torts envers moi...

SATAN.

Oui, cette sœur, qui ne vit que pour son frère, n'a pas craint, pour vous séparer de Fernand, de vous attirer chez elle, et là, sous un prétexte de loterie...

M^{me} DE NANTELLE.

M^{me} de Verdière ?...

SATAN, à genoux.

Ah ! ne la maudissez pas, car ce frère, c'est moi, moi qui implore votre pitié.

AIR des Armes de Richelieu.

Ah ! pardonnez-lui,
Car sa perfidie
Du sort de ma vie
Décide aujourd'hui ;
Repousserez-vous
L'aveu téméraire
Que j'ose vous faire,
Vous faire à genoux ?
Je suis un enfant,
Mais je vous adore !
Et c'est en tremblant,
Que je vous implore ;
Pitié... pitié pour
Un premier amour !

Malgré ma jeunesse,
Ma vive tendresse
Doit vous rassurer.
Est-ce trop sur terre,
D'une vie entière
Pour vous adorer ?

M^{me} DE NANTELLE, à part.

Eh quoi ! je pourrais ressaisir la fortune...

SATAN.

Vous gardez le silence... Ah ! dites que vous m'appartenez... que vous oublierez Fernand... ou dans mon désespoir...

M^{me} DE NANTELLE.

Le désespoir?... Oh ! mauvais moyen, monsieur... Mais si vous étiez discret, bien discret...

SATAN.

Parlez, madame !

M^{me} DE NANTELLE, souriant.

Je vous dirais que le respect silencieux ne réussit pas toujours près des femmes.

FERNAND, entrant et à part.

Est-ce un rêve ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Dès ce soir, je pars pour Naples.

SATAN.

Seule ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Seule.

SATAN.

Sans prévenir Fernand ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Hélas !... il le faut bien !

SATAN.

Et je pourrai vous y rejoindre ?

M^{ME} DE NANTELLE.

Tout le monde peut aller à Naples.

FERNAND, se montrant.

J'irai donc aussi, moi !

M^{ME} DE NANTELLE.

Fernand !...

(Elle tombe sur un siège et s'évanouit.)

SATAN, riant d'un air satanique.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FERNAND.

Ah ! tu ris, tu ris encore !...

(Courant à la Boîte à pistolets et les prenant.)

SATAN.

Eh bien ! ta dernière illusion ?

FERNAND.

Morte pour jamais, mais tu partageras son sort.

(Il fait feu des deux pistolets.)

SATAN, lui rejetant les deux balles.

Maladroit ! va donc prendre des leçons.

FERNAND.

Ah !

(Il reste pétrifié.)

ÉPILOGUE,

Le théâtre représente le même boudoir qu'au prologue. — A gauche de l'acteur, un petit canapé sur lequel Fernand est étendu, au lever du rideau ; l'inconnue est debout près de lui.

SCÈNE I.

L'INCONNUE, FERNAND, endormi.

L'INCONNUE.

AIR : Une Mère.

La prière,

Don céleste et précieux,

De la terre,

Comme un parfum, monte aux cieux.

Dieu puissant en qui j'espère,

Tu m'as prêté ton appui,

Que ta bonté tutélaire,

Exauce encore aujourd'hui

Ma prière !

} bis.

FERNAND, endormi.

Là ! toujours... près de moi...

L'INCONNUE.

Sa voix ! pauvre Fernand, et c'est moi qui, par un jeu cruel... Il s'anime, le docteur avait raison, il est sauvé ! le voilà qui s'éveille, ne nous offrons point à sa vue ; il faut laisser à ses esprits le temps de se remettre... (Elle sort par la droite.)

qui que tu sois... Je veux te voir... Je veux... (Lui un forté à l'orchestre, Fernand s'éveille.) Où suis-je?... Oh ! ce n'était qu'un songe... Si je pouvais me rappeler... J'étais dans un jardin, des fleurs étrangères m'entouraient, une brise embaumée, en glissant sur elles, m'apportait leurs doux parfums, et venait rafraîchir mon front brûlant... Puis, à mes côtés, il y avait une jeune fille en prière... D'abord, je ne pus distinguer ses traits ; mais, bientôt se retournant au bruit de mes pas, je revis cette figure qui m'avait fait tant de mal, non plus comme autrefois, menaçante, railleuse, terrible, mais triste, pâle, me regardant avec des larmes dans les yeux... Alors, je voulus approcher, la jeune fille se leva... je voulus parler : « Taisez-vous, me dit-elle, ne me suivez pas, ne me parlez plus. » Il y avait dans sa voix si douce, dans ses yeux si tendres, je ne sais quel charme délicieux qui m'entraînait... Je me suis élancé... J'ai voulu prendre sa main, et tout à coup, disparaissant... Où suis-je?... (Regardant autour de lui.) Je me souviens... Il y a deux jours ici même, Satan !... O mon Dieu !... Suis-je fou ?...

AIR : Première partie du duo chanté au 4^e acte.

Est-ce encore un rêve ?

Seigneur, seigneur,

Ordonnez qu'il s'achève,

J'ai peur !

SCÈNE II.

FERNAND, rêvant.

Pourquoi me fuir ?... t'éloigner ?... Reste, reste

Suis-je toujours en butte
Aux coups du sort ?
Pour soutenir la lutte
Je ne me sens plus assez fort,
L'INCONNUE, dans la coulisse.
Contre Satan, en vain tu lutteras,
Tu m'appartiendras. (bis.)
FERNAND.
Ange ou démon, parais, l'obéirai,
Je t'appartiendrai. (bis.)

SCÈNE III.

FERNAND, L'INCONNUE.

L'INCONNUE, paraissant par la porte de gauche.
De la soumission... te voilà tel que je te veux.
FERNAND.
Et toi, telle que tu m'es apparue dans mon rêve...
L'INCONNUE.
Regarde-moi, Fernand !
FERNAND.
Oh ! toujours, toujours !
L'INCONNUE.
Oui, toujours, car tu l'as dit, maintenant tu m'appartiens.
FERNAND.
Oui, je t'appartiens, et ce n'est pas seulement un pacte qui nous lie, c'est une passion nouvelle, terrible, infernale, c'est un amour né de la haine, un sentiment étrange qui m'entraîne, qui me ferait t'aimer quand tu serais Satan... qui me ferait te suivre quand tu devrais me conduire aux enfers...
L'INCONNUE, soupirant.
Déjà guéri, déjà consolé !
FERNAND.
Que dis-tu ?
L'INCONNUE.
Que tu oublies bien vite les sermens que tu as faits !
FERNAND.
Dessermens ! et n'est-ce pas toi qui les a déliés ?...
Oui, j'aimais, j'aimais d'une tendresse en vengle, d'un amour confiant, d'un amour qui devait être trahi, comme tous les amours de la terre. Cette femme, je l'aimais avec mon cœur, toi, je t'aime avec mon âme, avec mes rêves... Divinité céleste ou infernale, je t'aime comme on aime une divinité. Souviens-toi de ce jour où tu m'es apparue, où tu m'as dit : « Fernand, tu es heureux, tu as des amis, de la fortune, une fiancée, ton bonheur vient de moi ; tes amis, ta fortune, ta fiancée, je te reprendrai tout, et tu m'appartiendras en vertu d'un pacte signé de ta main. » Eh bien ! c'est moi

qui te le rappelle ! tu m'as tout ravi, je n'ai plus que toi, et c'est désormais à toi seule que je veux tout devoir, l'enfer si tu es Satan, le ciel si tu es un ange, le bonheur si tu es une femme.

L'INCONNUE.

Et si, en effet, je n'étais qu'une mortelle, pourrais-je occuper dans ton cœur la place que tu accordais au diable ?

FERNAND.

Et comment une mortelle aurait-elle deviné le passé, changé le présent, prévu l'avenir ?

L'INCONNUE.

Tu l'as dit toi-même, il n'est pas bien difficile de prévoir la faillite d'un banquier, il ne faut pour cela qu'avoir obtenu ou surpris sa confiance.

FERNAND.

Et tu avais celle de Gustave ?

L'INCONNUE.

Si bien que, par mes soins, il fut arrêté à la frontière et que voici le portefeuille qu'il t'enlevait.

FERNAND.

Mon portefeuille !

L'INCONNUE.

C'est ta fortune entière que je te restitue.

FERNAND.

Oui, toujours ce pouvoir mystérieux qui commande aux hommes, au sort, à la fortune ! qui, pour me délivrer des mains de ces bandits, t'a conduit jusque dans les entrailles de la terre.

L'INCONNUE.

Eh ! mon Dieu, si tu savais comme il est facile de jouer un personnage... même celui du diable. L'imagination est si prompte, si facile ! elle accepte si volontiers tout ce qui l'étonne, tout ce qui l'effraie ! Je savais par un domestique de Gustave qu'il avait eu recours à ces malheureux pour se faire délivrer un faux passeport. Voulant te prouver qu'Hector le duelliste n'était pas plus brave que Gustave le banquier n'était loyal, je gagnai l'un de ces hommes, nommé François Morin qui, à prix d'argent, me livra les secrets de ses complices et me fit faire une double clé d'une petite porte condamnée depuis long-temps et qui du caveau conduisait dans la rue basse. Mon plan fut aussitôt tracé. Je forçai Gustave à retourner dans ce repaire en lui faisant dérober, par son domestique, qui m'était dévoué, le faux passeport que renfermait son portefeuille.

FERNAND.

Mais ces lettres ? le portrait de M^{me} de Nan-telle ?...

L'INCONNUE.

Oh ! pour cela, c'était de la diplomatie toute féminine.

AIR de Téniers.

Satan sous les traits d'une femme,
S'était laissé faire la cour :

Ce pauvre Jule, en déclarant sa flamme,
Devait s'attendre à quelque malin tour :

Oui, sa défaite était inévitable,

Car il devait lutter, le malheureux,
Contre une femme et de plus contre un diable,
Quand toute s'enje une femme en vaut deux.

Pour dissiper les soupçons jaloux du diable, j'crut devoir lui sacrifier sa rivale, et maintenant, si tu veux encore savoir comment tes pistolets ne m'ont pas tuée, dussé-je dissiper d'un seul mot tout le prestige qui m'environne, je t'avouerais bien naïvement qu'en acceptant ton cartel, je n'avais nullement l'intention de me battre, et qu'en apportant les pistolets, j'en avais prudemment ôté les balles.

FERNAND.

Mais s'il est vrai que ma raison ait été un moment troublée par toutes les illusions, par tous les mystères dont je fus environné... s'il est vrai que vous ne soyez qu'une mortelle, quel intérêt vous conduisit donc ?

L'INCONNUE.

Quel intérêt ?... Comte Fernand de Mauléon, tous les cœurs ne sont pas ingrats, tous les hommes ne perdent pas le souvenir d'un bienfait.

FERNAND.

Comment ?

L'INCONNUE.

Si une femme, jeune, orpheline, jolie... du moins on le lui a dit quelquefois, élevée dans une liberté inconnue aux filles de votre Europe, n'avait eu, depuis le jour où elle put disposer d'un immense héritage, qu'une pensée, qu'un désir, qu'une espérance, acquitter envers vous une dette sacrée ?

FERNAND.

Quoi ! cette fortune qui m'arriva d'une façon si miraculeuse...

L'INCONNUE.

N'était qu'une faible partie de celle qui lui appartenait... Mais, hélas ! en vous la donnant, elle vous avait rendu un funeste servile. Elle apprit bientôt que vous viviez à Paris entouré de coquettes et d'intrigans ; dès lors elle prévit votre ruine prochaine, et ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même du soin de votre bonheur, elle partit, elle traversa les mers.

FERNAND.

Est-il possible ! tant de dévouement !...

L'INCONNUE.

Oui, ce n'était encore que cela !... Mais quand elle vous eut vu, suivi, étudié pendant quelque temps !... oh ! alors ce qu'elle fit, vous ne devez

SATAN.

lui en garder aucune reconnaissance, car ce n'était plus pour vous seul qu'elle travaillait... c'était fait...

FERNAND.

Achevez...

L'INCONNUE, après un silence.

De ce moment, elle vous entourait d'une surveillance incessante ; elle pénétra tous vos secrets, tous ceux de vos amis ; elle gagna les domestiques de Mme de Nantelle. Instruite de sa liaison avec Jules de Varinville, elle crut son triomphe assuré... mais vous aimiez, vous étiez heureux !... Vous eussiez refusé de croire même à la preuve écrite d'une si noire trahison !... Il fallait donc, pour ne pas écouter, détruire tous vos beaux rêves, exalter votre imagination, et le hasard vint à son aide.... Dans un volume qui contenait le drame de *Faust*, elle trouva un pacte écrit de votre main, et sans doute oublié par vous... Ce pacte était adressé au diable... — Elle prit sa place... Vous savez le reste....

FERNAND.

Non ! je ne sais pas tout. — Ma tête, faible encore, à peine à rassembler ses idées ; je crois entrevoir... mais j'hésite, je tremble... Oh ! parlez ! vous qui m'avez sauvé de tant de périls et de malheurs... qui êtes-vous ?...

L'INCONNUE.

Cette lettre vous le dira !... lisez !...

FERNAND, lisant.

« Ma fille, si jamais tu as une fortune, n'oublie pas qu'elle doit appartenir à l'homme qui m'a sauvé l'honneur à Fernand de Mauléon. » (Parlé.)
Cette écriture... quoi !... vous seriez ?...

L'INCONNUE.

Émeline de Volnay, la fille de l'homme que vous avez arraché à la honte d'une banqueroute ! * (Mon père m'écrivit cette lettre quelques jours avant sa mort. J'étais encore au berceau quand je perdis ma mère... je vivais aux colonies près de mon aïeule, qui haïssait son gendre, et depuis longtemps avait rompu toutes relations avec lui ; mais elle mourut en me laissant son immense fortune ! Je fus libre alors de remplir la sainte mission que mon père m'avait donnée...)

FERNAND.

Et maintenant ?...

L'INCONNUE.

Maintenant, mon pouvoir cesse !... le diable vous a donné le bonheur que vous lui demandiez ; mais il n'exige pas le prix de ses bienfaits... Ce pacte qui vous enchaînait à lui ! le voici !... je vous le rends !... vous pouvez l'anéantir !...

FERNAND.

L'anéantir... dis-tu ?...

(Dernière partie du duo chanté au 4^e tableau.)

* On supprime à la représentation tout ce qui se trouve entre ces deux parenthèses.

FERNAND.

Ce pacte qui nous lie,
Où, le voilà ;
Il te donnait ma vie,
Prends-la !

ÉMELINE.

Quoi !... ton obéissance
Reconnait ma puissance ?

FERNAND.

Je m'attache à tes pas !
Viens éclairer ma route,
L'enfer pour moi, sans doute,
Serait où tu ne serais pas.

ÉMELINE.

Viens donc ! plus de querelle !
Bésoin de le bonheur
Te sourit et t'appelle,
Près de femme fidèle
Qui t'a donné son cœur.

ENSEMBLE.

FERNAND.

Je suis à toi pour l'éternité, viens,
Car je t'appartiens,
Où, je t'appartiens !

ÉMELINE.

Rien ne pourra briser ces doux liens,
Car tu m'appartiens,
Où, tu m'appartiens.

FIN DE SATAN.

NOTA. — S'adresser, pour la musique, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.